GEORGES VILLARD

L'Holocauste

DRAME EN TROIS ACTES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

NDRÉ LESOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE DE L'ÉPERON, 10

A mes excellents amis
Monsieur et Madame DARBON-NODART.
G. V.

L'HOLOCAUSTE

DRAME EN TROIS ACTES

2

DU MÊME AUTEUR

PIÈCES POUR HOMMES OU JEUNES GENS

L'Apprenti, pièce en 1 acte	1	»
Les Huit Jours, comédie en 1 acte	1	»
L'Affaire Coquelu, comédie en 1 acte	»	80
Le Marquis de Faribol, comédie en 3 actes	1	»
Le Mirador, drame en 1 acte	1	»
Charité bien ordonnée, comédie en 1 acte	1	»
Le Pourboire, comédie en 1 acte	1	»
Foulquet le Mésel, drame en 3 actes	1	»
La Galère du Renégat, drame en 3 actes *avec musique*	1	»
Heure d'angoisse, pièce en 1 acte	1	»
Fritz le Uhlan, pièce dramatique en 1 acte	1	»
Le Ci-Devant, drame en 1 acte	1	»
Hercule est reconnaissant, comédie en 1 acte	1	»
Le Jardin, comédie en 1 acte	»	80
L'Examen de Calino, saynète	»	50
Nul bien sans peine, comédie en 1 acte	1	»
Les Précédents, comédie en 1 acte	1	»

PIÈCES A ROLES MÊLÉS

Avec couverture illustrée en couleurs, 1 franc.

Monsieur Jordonne, comédie en 1 acte (5 hommes, 2 femmes).
Les Deux Courages, comédie en 1 acte et 2 tableaux (5 hommes, 4 femmes).
Je demande la parole, comédie 1 acte (3 hommes, 2 femmes).

PIÈCES POUR JEUNES FILLES

Une Bonne pas exigeante, comédie en 1 acte	1	»
Entente cordiale, comédie en 1 acte	1	»
Mademoiselle Je-Sais-Tout, opérette en 1 acte	1	»

MONOLOGUES avec MUSIQUE à 25 cent.

Vous exagérez !
Pas Pressé.
Simplicité.
Toujours poli.
Le Moraliste.
Les Uhlans.
L'Étalon du Mameluk.
Le Lion d'Androclès.
Un Jeune Homme incrédule.
Nouveau ! Nouveau !
Pas là pour s'amuser.
Sage précaution (ch. com.)

La Boule de Boniface, monologue militaire	»	25
Ça m'arrange, monologue comique	»	25
Qu'il est bête ! monologue militaire	»	25
L'Escrime en une leçon, monologue comique	»	25
L'Avare, monologue dramatique	»	25

Sur demande, envoi franco du Catalogue.

Paris-Vendôme. — Imp. H. Jardin.

3

GEORGES VILLARD

L'Holocauste

DRAME EN TROIS ACTES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

ANDRÉ LESOT, Libraire-Éditeur

10, RUE DE L'ÉPERON, 10

—

PERSONNAGES

Césaire HALBRAND, curé, 35 ans.
Jean HALBRAND, son frère, 22 ans.
Édouard de CHAMBRUN, 28 ans.
Yvon GAËLEC, garde-chasse, 55 ans.
Comte de CHAMBRUN, 50 ans.
Éloi GAËLEC, fils d'Yvon, 18 ans.
PASTOREL, juge d'instruction, 45 ans.
Le docteur DUCHESNE, 40 ans.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.
PREMIER INFIRMIER.
DEUXIÈME INFIRMIER.
UN DOMESTIQUE.

Un garde champêtre, deux inspecteurs de la sûreté, deux gendarmes.

Le premier acte se passe au château de Chambrun, en Bretagne.
Le deuxième acte, dans la maison de santé de Duchesne.
Le troisième acte, à Brest, chez Pastorel.

L'Holocauste

Drame en 3 actes de Georges VILLARD

ACTE PREMIER

Un salon au château de Chambrun, en Bretagne. Ameublement riche et sévère.

Au fond, entrée principale. Une porte à gauche. Une table massive au milieu, trois fauteuils sont disposés autour d'elle. Un canapé à gauche, devant la haute cheminée garnie de lourds chenets et dans laquelle flambe un feu de bois.

Par la fenêtre placée à droite, pan coupé, on peut apercevoir les arbres du jardin s'agitant dans l'ombre, car il est environ 10 heures du soir.

Au lever du rideau M. de Chambrun et Yvon sont assis, le premier à gauche, le second à droite de la table. Une lampe garnie d'un large abat-jour vert éclaire doucement la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMBRUN, YVON

CHAMBRUN, *rêveur.*

Il t'aime, dit le roi, pourtant il est ton fils.

YVON, *surpris.*

A qui monsieur le Comte parle-t-il ?

CHAMBRUN.

A personne. C'est un vers de Victor Hugo qui me revient à la mémoire. (*Souriant tristement.*) Tu ne connais pas Victor Hugo, toi, mon vieil Yvon ?

YVON.

C'est tout de même un nom qui m'est pas inconnu. (*Un temps.*) Alors il y avait comme ça un roi...?

CHAMBRUN.

Il y avait comme ça un roi de Perse, dont le fils attendait l'héritage et qui avait peur de ce fils.

YVON.

Oui, c'est des choses qui se voient encore.

CHAMBRUN.

Aussi ce roi était-il convaincu que tous les enfants devaient ressembler au sien...

YVON.

Il avait grand tort, car, sans être savant, on sait bien qu'il y a pas au monde deux hommes coupés sur le même patron.

CHAMBRUN.

Bref, ce roi fut très étonné de voir un fils qui aimât son père, et il le dit à ce père.

YVON.

J'ai bien compris, merci monsieur le Comte. Et maintenant... sauf respect... c'est-y que vous auriez des raisons particulières de penser à la chose de ce roi?

CHAMBRUN, *en soupirant.*

Yvon, ton fils t'aime.

YVON, *se dressant tout d'une pièce.*

Ah! (*Un temps.*) Alors, si je ne me trompe pas... le roi... ça serait...?

CHAMBRUN.

Moi.

YVON, *avec douceur.*

Oh! monsieur le Comte. (*Il se rassied lentement.*) Pouvez-vous penser une chose pareille ?

CHAMBRUN.

La preuve.

YVON.

Mais, M. Édouard n'a jamais dit qu'il ne vous aimait point.

CHAMBRUN.

Inutile de chercher à me donner le change, Yvon. Je sais ce que je sais. (*Il se lève. Yvon veut l'imiter, mais Chambrun l'arrête d'un geste.*) Reste assis.

YVON, *protestant.*

Devant vous... Oh !

CHAMBRUN.

Reste assis, mon vieil Yvon. Si, dédaignant tout protocole, je t'ouvre mon cœur à toi qui me connais depuis ma naissance, ce n'est pas pour te traiter en domestique, mais bien, au contraire, en ami.

YVON.

Oh!

CHAMBRUN, *passant nº 2.*

En ami.

YVON, *s'inclinant.*

Trop honoré, monsieur le Comte.

CHAMBRUN.

Mon fils Édouard ne m'aime pas. (*Mouvement d'Yvon.*) Il ne m'aime pas et le prouve chaque jour. (*En se promenant, les mains derrière le dos, il passe devant Yvon et gagne le numéro 1, à l'extrême gauche.*) Ses prodigalités, ses folies ont fortement ébréché ma fortune. Ses inconséquences, je dirai presque ses... malpropretés ont fait de nombreux vides dans le groupe de mes amis.

YVON, *hochant la tête.*

Ça, il faut le reconnaître.

CHAMBRUN.

Hier encore, n'est-il pas venu exiger de moi, sur un ton menaçant, la bagatelle de cinquante mille francs.

YVON.

Cinquante mille francs !

CHAMBRUN.

Oui. Je les lui ai refusés.

YVON.

Ça se comprend, monsieur le Comte.

CHAMBRUN, *revenant à la table.*

Et pourtant... (*Il tire de la poche intérieure de sa*

redingote une épaisse liasse de billets de banque.)... les voici.

YVON.

Comment ! Vous les lui donnez quand même ?

CHAMBRUN, *retombant accablé dans son fauteuil.*

Il le faut bien. (*Il prend sa tête dans ses mains et demeure immobile.*)

YVON, *avec douleur.*

Ah ! monsieur le Comte, ça me fait bien du chagrin de vous voir dans cet état-là. Vrai de vrai, ça me fait un chagrin, que je ne saurais pas vous dire. Je comprends maintenant pourquoi, tout à l'heure... Oui, vous pensiez à mon petit Éloi, qu'est si gentil, qui aime tant son vieux brave homme de père. En voilà un qui pourrait pas me faire de peine, gros comme la tête d'une épingle. (*Soupirant.*) Malheureusement...

CHAMBRUN.

Malheureusement, ton maître est moins heureux que toi. (*Un long silence.*) Donc, tu n'as plus vu mon fils depuis ce matin ?

YVON.

Depuis ce matin, oui, monsieur le Comte.

CHAMBRUN.

Il ne t'a pas adressé la parole ?

YVON.

Oh! ni à moi, ni à personne. Il a filé comme une flèche, je l'ai suivi un moment des yeux et j'ai vu qu'il s'enfonçait sous bois.

CHAMBRUN.

Il était à peu près...?

YVON.

Six heures.

CHAMBRUN, *consultant sa montre.*

Voilà donc plus de seize heures qu'il est parti.

YVON.

Il est plus de dix heures?

CHAMBRUN.

Dix heures vingt. (*Un temps.*) Tu dois être très fatigué? Tu n'as pas l'habitude de veiller si tard.

YVON.

Dès l'instant que c'est pour le service de monsieur le Comte, je ne sens jamais la fatigue.

CHAMBRUN, *se levant.*

Tu t'installeras sur le canapé pour dormir.

YVON, *étonné, se levant.*

Je dois dormir dans le salon?

CHAMBRUN.

Pour attendre M. Édouard.

YVON.

Ah! Bien.

CHAMBRUN.

Il est forcé de traverser cette pièce pour gagner son appartement. Aussitôt que tu le verras, tu lui remettras

ceci (*Il donne à Yvon la liasse de billets.*) et tu lui enjoindras, de ma part, de quitter le pays sans délai.

YVON.

Ah ! monsieur le Comte ! Croyez-vous que...? Je n'oserai jamais.

CHAMBRUN, *fermement.*

C'est moi qui parlerai par ta bouche. Tu n'as qu'à répéter mes paroles. Je ne veux plus voir mon fils.

YVON, *s'inclinant.*

Bien, monsieur le Comte.

CHAMBRUN, *montrant la liasse.*

Il y a là cinquante mille francs, tu entends bien, Yvon ? Cinquante mille francs ! Ce sont les cinquante mille francs produits par la vente de Bel-Air.

YVON.

Monsieur le Comte a vendu...?

CHAMBRUN, *d'une voix sourde.*

Oui. (*Amèrement.*) Et c'est mon fils qui m'a... (*Avec un soupir.*) Enfin ! (*Remontant au fond à gauche.*) Je te laisse, Yvon. N'oublie pas que tu es le gardien des derniers débris de ma fortune.

YVON.

Monsieur le Comte peut se fier à moi.

CHAMBRUN.

Je le sais. (*Allant à la porte de gauche.*) Bonsoir, Yvon.

YVON, *s'inclinant profondément.*

Monsieur le Comte.

(Chambrun sort lentement.)

SCÈNE II

YVON, ÉLOI

Yvon regarde sortir Chambrun en hochant la tête. Un court silence, puis on entend frapper aux carreaux de la fenêtre. Yvon, étonné, se retourne et aperçoit une figure pâle.

YVON.

Éloi ! (*Il va à la fenêtre qu'il ouvre.*)

ÉLOI, *dehors.*

Bonsoir, père.

YVON, *rudement.*

Que viens-tu faire ici ? C'est l'heure de dormir pour un gars raisonnable.

ÉLOI, *dehors.*

Je le sais bien, mais c'est qu'il arrive quelque chose.

YVON.

Dis vite.

ÉLOI, *dehors.*

C'est assez long.

YVON.

Alors entre, mais ne fais pas de bruit. (*Éloi disparait. Yvon referme la fenêtre et va ouvrir la porte.*) Qu'est-ce qu'il va bien y avoir encore? (*Secouant la tête.*) Décidément, mauvaise journée, mauvaise journée.

ÉLOI, *entrant du fond.*

M. le Comte est couché?

YVON.

Oui, oui. Explique-toi.

ÉLOI, *descendant n° 2.*

Voilà. Je crois qu'il y a des voleurs dans la maison.

YVON, *sursautant.*

Des voleurs! (*Instinctivement, il va à la table, comme pour protéger les cinquante mille francs qui se trouvent dessus.*) Qu'est-ce que tu me dis là?

ÉLOI, *à droite de la table.*

Je dis, je dis que depuis deux grandes heures, j'ai fouillé tout par chez nous et que j'ai pas pu retrouver ni ma blouse de travail, ni ma casquette de loutre, ni mon couteau à raisin.

YVON, *sévère.*

Quand on a de l'ordre...

ÉLOI.

Bon sang, pour ce qu'est d'en avoir, de l'ordre, on n'a rien à me reprocher. Je sais toujours où je les mets, mes affaires, et c'est justement pour ça que je me suis tout de suite aperçu qu'elles me manquaient.

YVON, *au-dessus de la table.*

Tu soupçonnes quelqu'un ?

ÉLOI.

Y a guère qu'un des gars de batterie...

YVON, *mettant la liasse de billets dans la poche intérieure de sa veste.*

A quelle heure es-tu rentré de la vigne ?

ÉLOI.

Comme d'habitude, à six heures.

YVON.

Tu as rangé tes effets ?

ÉLOI.

Derrière la porte de la salle, oui.

YVON.

Il y avait là des gars de batterie ?

ÉLOI.

Non.

YVON.

Alors, pourquoi les soupçonnes-tu ?

ÉLOI.

Dame, parce que, comme ça manque, il faut bien que ce soit quelqu'un qui l'ait pris et que ça peut pas être pourtant M. Édouard ?

YVON, *étonné.*

Quelle idée te prend de me parler de M. Édouard ?

ÉLOI.

Oh ! pas une idée extraordinaire, bien sûr... Comme j'ai vu M. le Vicomte pas loin de chez nous sur le coup de sept heures.

YVON.

Ah !

ÉLOI.

Oui, au moment où je prenais le frais sous la tonnelle.

YVON.

Tu t'es absenté longtemps de la maison ?

ÉLOI.

Une demi-heure au plus.

YVON.

Sans fermer la porte?

ÉLOI.

Je ne la ferme jamais, ni toi non plus, du reste.

YVON.

Et tu dis que tu as vu M. Édouard pas loin de chez nous sur le coup de sept heures ?

ÉLOI

Oui.

YVON, *allant lentement à la fenêtre.*

Bon. Eh ben, fiston, faut se faire une raison. Ça sera quelque mauvais garçon qui aura fait le coup. (*Riant.*) Comme ça peut pas être M. Édouard, que c'est sûrement pas moi (*Riant plus fort.*), et que je ne crois pas que ce soit toi, il faut que ce soit quelqu'un d'autre.

ÉLOI.

C'est ce que je disais.

YVON, *redescendant n° 2.*

Alors on ouvrira l'œil à l'avenir. Ta blouse est bien reconnaissable ; il n'y a pas dans le pays deux casquettes de loutre comme la tienne et, quant au couteau à raisin, il y a ton nom gravé dessus. Donc, nous avons pas mal de chances de pincer notre voleur. Ne te fais point trop de mauvais sang et va te coucher. Ferme la porte à double tour et ne m'attends pas. Je couche ici.

ÉLOI, *surpris.*

Tiens !

YVON.

Ordre de M. le Comte.

ÉLOI, *s'inclinant.*

Rien à dire.

YVON.

Tu sais qu'il ne me considère pas toujours comme un garde-chasse, mais bien comme un vieil ami.

ÉLOI.

Oui.

YVON.

Il m'a confié une commission très, très difficile.

ÉLOI.

Je te laisse. (*Allant à Yvon.*) Bonsoir, père.

YVON, *lui serrant la main.*

Bonsoir, Éloi. (*Fausse sortie d'Éloi.*) Ne fais pas de mauvais rêves.

ÉLOI, *se retourne en riant.*

Pas de danger. (*Il remonte jusqu'à la porte du fond et dit encore :*) La blouse, ça ne me dérange pas, mais c'est la casquette que je regrette. (*Il sort.*)

SCÈNE III

YVON, *seul.*

Brave petit! (*Il va à la cheminée et se chauffe silencieusement, puis :*) Y a tout de même du mauvais monde sur la terre. Je vous demande un peu le bénéfice qu'ils espèrent retirer d'une blouse et d'une casquette. Le couteau à raisin, passe encore... (*S'arrêtant.*) Hé, mais... qu'est-ce que je dis là, moi ? Voilà que je vais m'amuser à excuser des voleurs. (*Il va à la fenêtre.*) Il fait du vent, brrr... mauvaise soirée... (*Il répète encore doucement :*) mauvaise soirée... (*puis vient s'asseoir dans le fauteuil placé à droite de la table. La porte s'ouvre, Édouard paraît.*)

SCÈNE IV

YVON, ÉDOUARD DE CHAMBRUN

ÉDOUARD, *d'une voix brève.*

Bonsoir. (*Il a la figure tirée. Son pantalon est maculé de boue ainsi que ses souliers. Il paraît dans un état d'exaltation terrible.*)

YVON, *se levant.*

Monsieur le Vicomte.

ÉDOUARD, *descendant n° 1.*

Ah ! vous êtes là, Yvon ? Comment se fait-il ?

YVON.

Ordre de M. le Comte.

ÉDOUARD, *étonné.*

Ah ! (*Se dirigeant vers la porte de gauche.*) Mon père est couché ?

YVON, *l'arrêtant.*

Oui, monsieur le Vicomte. Et... et... il ne faut pas le déranger.

ÉDOUARD, *se retournant, avec hauteur.*

Que voulez-vous dire par là ?

YVON.

Je transmets seulement à monsieur le Vicomte les

paroles qui m'ont été dites pour lui être répétées. M. de Chambrun... (*Il hésite.*)

ÉDOUARD.

Eh bien...

YVON.

M. de Chambrun...

ÉDOUARD, *impatienté.*

Achevez.

YVON.

M. de Chambrun ne veut plus vous voir.

ÉDOUARD, *éclatant d'un rire faux.*

Ne veut plus me voir! (*Élevant la voix.*) On veille sur la caisse?

YVON.

Je ne sais pas...

ÉDOUARD, *sec.*

Il suffit. Il est évident que vous n'avez pas à juger la conduite de vos maîtres. Moi, je suis le vicomte Édouard de Chambrun et non Yvon le garde-chasse. Je puis dire et crier, s'il me plaît, que monsieur mon père me repousse pour sauvegarder le contenu de son coffre-fort.

YVON.

Certainement monsieur le Vicomte fait erreur.

ÉDOUARD, *passant n° 2.*

Assez, n'est-ce-pas! Je sais ce que je dis. C'est une affaire entendue. J'ai demandé de l'argent à mon père. Il ne lui plaît pas de me le donner? Soit, qu'il le garde. Je m'en passerai.

YVON.

Pourquoi vous en passer...?

ÉDOUARD.

Finirez-vous vos questions? Qu'est ce que cela signifie? Je m'en passerai parce que je m'en passerai... parce que... (*Passant nº 1 et remontant au-dessus de la cheminée.*)... parce qu'il faut que je m'en passe.

YVON, *nº 2.*

C'est que précisément, M. le comte...

ÉDOUARD, *au-dessus de la table.*

Disait que je devrais m'en passer. (*Dans un nouvel éclat de rire.*) Qu'il soit fait comme il le désire.

YVON, *respectueux.*

Si monsieur le Vicomte voulait se calmer quelques instants, il ne le regretterait pas.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous dire? (*Il va se jeter sur le canapé.*)

YVON.

J'ai ordre de remettre à monsieur le Vicomte les cinquante mille francs qu'il a demandés à...

ÉDOUARD, *se levant d'un bond.*

Yvon!...

YVON, *sortant les billets de sa poche.*

Les voici!

ÉDOUARD, *chancelant.*

Oh ! (*Il retombe sur le canapé.*) Oh ! (*Il est en proie à une émotion effrayante, son visage se contracte, ses poings se crispent.*) Oh ! (*Portant la main à sa gorge.*) De l'air ! De l'air !

YVON, *allant à lui, l'aide à se lever et le conduit à la fenêtre qu'il ouvre.*

Là ! Respirez un peu.

ÉDOUARD, *d'une voix éteinte.*

Merci. (*Il s'appuie à la barre de la fenêtre.*)

YVON, *n° 1.*

C'est l'émotion.

ÉDOUARD, *n° 2.*

Oui.

YVON.

Vous savez bien que monsieur le Comte n'aurait pas pu vous laisser dans l'embarras.

ÉDOUARD, *faiblement.*

C'est juste.

YVON.

Des fois... les jeunes gens ça se laisse entraîner... ça perd la tête...

ÉDOUARD, *machinalement.*

Oui, oui.

YVON.

Pour quelque argent, ça fait des bêtises irréparables.

ÉDOUARD, *sursautant.*

Non! Non!

YVON.

Oh! je parlais certainement pas pour vous, monsieur le Vicomte.

ÉDOUARD, *essayant de sourire.*

Je sais. Je sais. (*Redescendant en scène, à droite.*) Merci. Ça va mieux.

YVON, *fermant la fenêtre.*

Oui, l'air, ça vous remonte tout de suite.

ÉDOUARD, *passant à gauche.*

Maintenant, Yvon, laissez-moi seul.

YVON, *redescendant nº 2.*

Seul?

ÉDOUARD, *se retournant vers lui.*

Oui, seul.

YVON, *étonné.*

Monsieur le Vicomte n'a pas même pris les cinquante mille francs.

ÉDOUARD.

C'est vrai. (*Avec effort.*) Donnez.

YVON, *lui donnant la liasse.*

Voici. Vérifiez le compte, je vous prie.

ÉDOUARD.

J'ai confiance.

YVON.

Et je vous en remercie beaucoup, monsieur Édouard, mais cependant, vous savez, pour la régularité, c'est toujours préférable.

ÉDOUARD, *s'asseyant sur le canapé.*

Soit. (*Il compte rapidement.*)

YVON, *nº 2, devant la table.*

Prenez tout votre temps, allez. (*Riant.*) Je suis pas pressé.

VOIX D'ÉLOI, *dehors.*

Vous verrez si c'est pas comme je vous le dis.

YVON.

C'est Éloi qui parle. (*Allant à la porte.*) Qu'y a-t-il?

ÉDOUARD, *d'une voix étranglée.*

Rien! Rien! Que voulez-vous qu'il y ait? Il ne peut rien y avoir.

YVON, *ému.*

C'est que... monsieur le Vicomte... Je viens d'entendre la voix de mon fils, et...

SCÈNE V

LES MÊMES, ÉLOI, M. PASTOREL, UN COMMISSAIRE DE POLICE, UN GARDE CHAMPÊTRE, DEUX AGENTS DE LA SURETÉ

ÉLOI, *entrant.*

Père, figure-toi...

PASTOREL, *sèchement.*

Taisez-vous.

ÉDOUARD, *se levant, d'une voix chevrotante.*

Messieurs, qui êtes-vous et de quel droit ?...

PASTOREL.

C'est juste. (*Se découvrant.*) J'ai sans doute devant moi ?...

ÉDOUARD, *s'inclinant.*

Le vicomte Édouard de Chambrun. (*Les arrivants saluent tous.*)

Les artistes sont ainsi placés, à cet instant : Édouard, n° 1, devant la cheminée ; Pastorel, n° 2, à gauche de la table ; Éloi, n° 3, au-dessus de la table ; le commissaire, n° 4, un peu au-dessus d'Éloi ; le garde et les deux agents occupent les numéros 5, 6 et 7 devant la porte du fond ; Yvon est au n° 8, à droite de la table.

YVON, *s'élançant vers Éloi.*

Mon petit Éloi...

LE COMMISSAIRE, *s'interposant.*

Du calme, Monsieur.

ÉLOI, *les larmes aux yeux.*

C'est mon père, monsieur le commissaire.

YVON, *reculant de deux pas.*

Commissaire ?

ÉDOUARD, *pâlissant.*

Commissaire !

PASTOREL.

Monsieur le vicomte de Chambrun, qu'il me soit permis de me présenter. (*S'inclinant.*) Monsieur Pastorel, juge d'instruction.

ÉDOUARD, *chancelant.*

Monsieur.

YVON.

Mais, pourquoi...?

PASTOREL, *montrant les deux agents.*

Ces messieurs sont des agents... des inspecteurs de la Sûreté.

ÉDOUARD.

Et...

PASTOREL.

Je ne vous ferai pas plus longtemps attendre, Monsieur. Du reste, la rapidité dans la succession des événements me paraît être la caractéristique de l'affaire qui nous occupe. Tout y est simple, clair et rapide.

ÉDOUARD, *s'asseyant.*

Je vous écoute. (*Il désigne un fauteuil au juge.*) (*A Yvon :*) Du calme, Yvon, nous allons savoir.

ÉLOI, *à Yvon.*

Je n'y comprends rien.

ÉDOUARD, *un peu rasséréné.*

Vous disiez...?

PASTOREL, *assis, nº 2.*

Vous n'êtes pas sans connaître Bouchardat... M. Bouchardat, le banquier?

ÉDOUARD, *faiblement.*

Il habite à dix minutes d'ici.

PASTOREL.

Il a été trouvé assassiné devant son coffre ouvert, il y a deux heures.

ÉDOUARD.

Ah!

YVON, *dans un cri.*

Et vous croyez?...

ÉLOI.

Oui, c'est moi que l'on accuse.

LE COMMISSAIRE, *à Éloi.*

Dans votre intérêt, taisez-vous.

ÉLOI.

Je ne puis pas.

PASTOREL.

Averti par un coup de téléphone, je suis arrivé immédiatement sur les lieux du crime, accompagné de ces messieurs. Je n'ai pas eu à faire de longues investigations, car j'ai trouvé auprès de la victime l'arme dont elle avait été frappée. (*Au garde champêtre* :) Montrez.

(*Le garde fait deux pas en avant et montre un couteau à raisin.*)

YVON, *blême.*

Un couteau à raisin.

ÉLOI.

Le mien !

PASTOREL, *durement.*

Sans doute, le vôtre, puisque vous n'avez pas hésité à le reconnaître.

ÉLOI.

Comment hésiter ? Mon nom est gravé dessus.

ÉDOUARD, *avec hésitation.*

Il faudrait...

YVON, *calme, à Pastorel.*

Monsieur le juge, je vais vous expliquer. Ce couteau est évidemment à nous, puisque mon fils le reconnaît, mais, je dois vous le dire, il y a plus de deux heures qu'Éloi a pu voir qu'on le lui avait volé.

PASTOREL.

Il nous l'a déjà dit.

YVON

On le lui a volé en même temps...

PASTOREL, *achevant la phrase.*

Qu'une casquette de loutre.

YVON.

Juste.

PASTOREL.

Qui a aussi été retrouvée près du corps de M. Bouchardat.

YVON.

Ah! Eh bien et la blouse qui a également été volée?

PASTOREL.

La blouse...

ÉLOI, *se cachant le visage dans ses mains.*

Mon Dieu !

YVON.

Oui, la blouse, l'a-t-on retrouvée près du corps?

PASTOREL.

Non.

YVON, *triomphant.*

Ah !

PASTOREL.

On l'a retrouvée chez vous... à la place qui, parait-il, est sa place habituelle.

YVON, *atterré.*

Comment?

PASTOREL.

Elle était tachée de sang.

YVON.

De sang ?

ÉDOUARD, *terrifié.*

Oh !

ÉLOI.

Oui, de sang. Je ne comprends pas.

PASTOREL.

Une petite liasse de billets de cent francs y était restée accrochée par l'épingle qui la garnissait. L'assassin, dans sa précipitation, avait enfoui de l'argent dans toutes ses poches et, en les vidant, il avait oublié les coupures révélatrices.

YVON.

Oh ! Éloi !

ÉLOI, *s'élançant dans les bras d'Yvon.*

Je ne suis pas coupable !

YVON.

Je le crois! Je le crois !

ÉDOUARD, *parvenant à dominer son trouble.*

Monsieur le juge, vous me voyez bouleversé. Je ne sais... Ce garçon est sûrement innocent...Je le connais depuis de longues années... Je me porte garant de...

PASTOREL, *calme.*

Monsieur le Vicomte, je vous répondrai par la phrase traditionnelle : Je ne demande pas mieux que de vous

croire, mais vos affirmations, pour si édifiantes soient-elles, ne sauraient prévaloir contre un redoutable faisceau de présomptions.

ÉDOUARD.

Hélas !

YVON, *passant nº 3.*

A quelle heure le crime a-t-il été découvert ?

PASTOREL.

Quelques minutes après avoir été commis... à 8 heures.

ÉLOI, *nº 8, à l'extrême droite.*

J'étais chez nous, en train de chercher les objets dont je venais de constater la disparition.

YVON, *au juge.*

Vous l'entendez ?

PASTOREL, *se levant.*

Certes. (*A Éloi.*) Quelqu'un vous a-t-il vu chez vous ou même aux environs de chez vous à 8 heures ?

ÉLOI.

Non.

PASTOREL.

C'est regrettable.

ÉLOI.

Je n'ai vu que monsieur le Vicomte.

ÉDOUARD, *d'une voix rauque.*

Moi ?

ÉLOI.

Et encore, c'était sur le coup de 7 heures.

ÉDOUARD, *respirant.*

Ah ! (*Avec effort.*) Cela m'étonnait aussi, car, à 8 heures, j'étais dans le pavillon du bois.

YVON, *fait un mouvement.*

Hein ?

PASTOREL.

Qu'y a-t-il ?

YVON, *se ressaisissant.*

Rien, monsieur le juge. (*Il fixe ses regards sur Édouard.*)

SCENE VI

LES MÊMES, MONSIEUR DE CHAMBRUN

CHAMBRUN, *paraissant à gauche.*

Voilà bien du bruit depuis quelques minutes ?... (*Il descend n° 2, entre Édouard et Pastorel.*)

ÉDOUARD.

Mon père, je vous présente M. Pastorel, juge d'instruction. (*Le juge s'incline, ses sous-ordres saluent.*)

CHAMBRUN, *avec un regard glacial à Édouard.*

Ah ! merci. (*A Pastorel.*) Monsieur.

PASTOREL.

Monsieur le Comte, un de vos domestiques est soupçonné véhémentement d'avoir commis un crime.

CHAMBRUN.

Un de mes domestiques ! criminel !

YVON, *passant n° 3.*

Mon petit Éloi, monsieur le Comte, c'est mon petit Éloi. Sauvez-le ! Sauvez-le !

CHAMBRUN, *avec douleur.*

Ton fils ! Ton...? Oh ! (*Se surmontant, à Pastorel.*) Veuillez, je vous prie, passer dans mon cabinet, nous allons essayer de jeter, si possible, un peu de clarté sur cette pénible affaire.

PASTOREL.

A vos ordres, monsieur le Comte. (*Au commissaire :*) Accompagnez-moi avec le jeune Éloi. (*Au garde :*) Suivez-nous aussi. (*A Chambrun :*) Vous permettez, Monsieur ?

CHAMBRUN.

Certes.

PASTOREL, *aux agents.*

Retirez-vous et attendez-nous dans le jardin. (*Les inspecteurs saluent et sortent par le fond.*)

CHAMBRUN, *avec gravité.*

Suivez-moi.

YVON, *pleurant.*

Monsieur le Comte.

CHAMBRUN.

Confiance, Yvon. (*Au juge* :) Suivez-moi, Monsieur. (*Il sort à gauche suivi de Pastorel, d'Éloi qui passe devant le garde et le commissaire. Le commissaire suit Éloi, le garde ferme la marche.*)

YVON, *dans un râle.*

Mon fils !

SCÈNE VII

YVON, ÉDOUARD

ÉDOUARD.

Mon pauvre Yvon !

YVON, *le regardant droit dans les yeux.*

Ainsi, monsieur Édouard... (*Se reprenant.*) Monsieur le vicomte...

ÉDOUARD.

Quoi ?

YVON.

Vous étiez au pavillon du bois à 8 heures ?

ÉDOUARD, *hautain.*

Ne l'ai-je pas dit?

YVON.

Vous n'y avez rencontré personne ?

ÉDOUARD.

Qui pourrais-je y avoir rencontré ?

YVON.

Qui sait, peut-être le véritable assassin de M. Bouchardat.

ÉDOUARD, *haussant les épaules.*

Vous devenez fou, Yvon?

YVON.

Pourquoi, monsieur le Vicomte ?

ÉDOUARD.

Vous savez bien que le pavillon du bois est dans une direction opposée à celle de la maison du banquier !

YVON.

Justement.

ÉDOUARD.

Que signifie ce : justement ?

YVON, *avec fermeté.*

Il signifie que j'y étais, moi, au pavillon du bois à 8 heures.

ÉDOUARD.

Ah ! (*Affectant l'indifférence.*) Eh bien ! mettons que j'y sois arrivé à 8 heures un quart.

YVON.

J'y étais encore.

ÉDOUARD, *un peu démonté.*

A 8 heures et demie.

YVON.

J'en suis sorti à 9 heures seulement. Quand M. de Chambrun est venu m'y chercher.

ÉDOUARD, *troublé*.

Mon père ?

YVON.

Oui, monsieur votre père. Ainsi, ne dites pas devant lui que vous êtes allé au pavillon du bois, il vous accuserait de mensonge.

ÉDOUARD, *n° 1*.

Yvon !

YVON, *s'animant*.

Monsieur le Vicomte, pourquoi avoir menti ?

ÉDOUARD.

Vous osez ?

YVON, *d'une voix rauque*.

Pourquoi avoir menti ?

ÉDOUARD.

Savez-vous que votre attitude est pour le moins étrange.

YVON, *se rapprochant*.

Et vous étiez à 7 heures par chez nous ?

ÉDOUARD, *blémissant*.

Et après ?

YVON.

Ma demeure est dans la direction de la maison de M. Bouchardat.

ÉDOUARD.

Alors?

YVON, *tout contre Édouard.*

Monsieur le Vicomte... (*D'une voix basse, mais terrible.*) Regardez-moi dans les yeux.

ÉDOUARD, *se reculant.*

Un domestique se permet!

YVON.

Dans les yeux. Je veux que vous me regardiez, en m'expliquant pourquoi c'est vers 7 heures que les objets ont été volés chez moi et que vous vous trouviez seul à ce moment-là aux alentours de ma maison...

ÉDOUARD, *tremblant.*

Assez!

YVON.

Fixez-moi en m'expliquant pourquoi vous prétendez être allé au pavillon du bois à 8 heures, alors que rien n'est plus faux, comme j'en ai la preuve. Enfin, dites-moi, en soutenant mon regard, pourquoi vous paraissiez disposé, ce soir, à vous passer de l'argent que vous exigiez hier avec tant de violence.

ÉDOUARD, *haletant.*

Iriez-vous jusqu'à supposer?

YVON.

Monsieur le Vicomte, vous êtes le coupable, ou le complice du coupable.

ÉDOUARD, *d'une voix blanche.*

Moi?

YVON.

Vous !

ÉDOUARD.

Oh !

YVON.

Éloi ne s'est absenté que deux fois de chez nous depuis 6 heures.

ÉDOUARD.

Et puis.

YVON.

La première fois, il vous aperçoit ; une demi-heure après il constate le vol de ses effets. La deuxième fois, il vient ici, vous arrivez quelques minutes après son départ, et, en rentrant chez nous, il retrouve pendue à son clou la blouse qu'il avait si longtemps cherchée.

ÉDOUARD, *dans un souffle.*

Eh bien ?

YVON, *lui broyant les poignets.*

Avouez, monsieur le Vicomte, avouez !

ÉDOUARD, *se dégageant et passant nº 2.*

Laissez-moi.

YVON, *résolu.*

Soit, je parlerai. (*Il remonte à gauche.*)

ÉDOUARD, *affolé.*

Yvon !

YVON, *s'arrêtant, sans se retourner.*

Que me voulez-vous ?

ÉDOUARD, *très bas.*

Attendez.

YVON, *dans la même attitude que plus haut.*

Vos aveux?

ÉDOUARD.

Non... mais...

YVON.

Alors. (*Il fait un pas vers la porte.*)

ÉDOUARD.

Par pitié.

YVON.

Qui a besoin de pitié ici, si ce n'est mon petit Éloi : l'innocent?

ÉDOUARD, *d'une voix éteinte.*

Je suis perdu.

YVON, *se retournant.*

Je ne m'étais donc pas trompé?

ÉDOUARD, *s'écroulant dans le fauteuil à droite de la table.*

Hélas!

YVON, *redescendant en scène.*

Malheureux! Malheureux et... misérable!

ÉDOUARD.

Oui, oui. Vous avez raison, Yvon. Malheureux et misérable.

YVON.

Avec les bons exemples que vous avez toujours eu

sous les yeux, comment avez-vous pu en arriver là ? Deux crimes en un seul jour...

ÉDOUARD.

Parlez plus bas.

YVON.

Et le remords ne vous tenaille pas ! Vous craignez pour votre vie ! Après avoir assassiné un homme et sur le point, par votre silence, d'en assassiner un autre, vous ne pensez qu'à vous sauver ? Oh ! monsieur Édouard ! monsieur Édouard ! Dire que pour vous, moi, sans faiblir, j'aurais versé tout mon sang si cela avait été nécessaire. Oh !

ÉDOUARD.

Yvon !

YVON, *les larmes dans la voix.*

Ah ! pauvre homme ! Pauvre homme que je suis ! Quand je pense que même à l'heure actuelle... à l'heure actuelle où je sais ce que vous êtes et ce que vous avez fait, j'hésite encore à vous livrer.

ÉDOUARD.

Je rachèterai...

YVON.

Non ! Je ne le crois pas.

ÉDOUARD.

D'autres que moi l'ont fait.

YVON, *amer.*

Oui, d'autres. Ceux-là étaient animés d'un repentir

sincère, mais vous... Enfin vous savez bien que, par votre faute, mon unique enfant est perdu?

ÉDOUARD.

Je le sauverai.

YVON.

En sacrifiant un autre innocent alors?... puisque vous ne voulez pas vous accuser.

ÉDOUARD.

Non... je...

YVON.

Et M. le Comte! Que deviendra M. le Comte quand il apprendra toute l'horrible vérité?

ÉDOUARD.

Éloi ne peut pas être condamné, puisqu'il est innocent.

YVON.

Il y a contre lui tant de présomptions.

ÉDOUARD.

Pas une preuve.

YVON.

Et vous croyez que cela me suffira? Et puis... on a déjà vu des innocents condamnés.

ÉDOUARD, *se levant.*

Alors, livrez-moi.

YVON.

C'est mon devoir.

ÉDOUARD.

Je ne le nie pas.

YVON, *cachant sa tête dans ses mains.*

Quelle honte! Quelle honte! Le fils de mon maître, de mon bienfaiteur, de celui qui m'appelle son ami, sur l'échafaud... Oh! (*Un long temps.*) Ma tête éclate... Je ne sais plus... c'est à devenir fou.

ÉDOUARD, *à genoux.*

Pardon!

YVON, *découvrant son visage.*

Que puis-je vous pardonner?

ÉDOUARD.

Au moins le mal que je vous fais.

YVON, *hochant la tête.*

Oh! celui-là importe peu. De ma douleur je ferais bon marché. C'est celle que vous causez aux autres, que vous causerez à d'autres, qui m'importe le plus. M. de Chambrun ne survivra pas à un coup pareil.

ÉDOUARD.

C'est vrai.

YVON, *avec effort.*

Je ne puis pas vous livrer.

ÉDOUARD.

Quoi?

YVON.

Je ne puis pas vous livrer. Vous êtes un misérable, je le sais, mais moi seul le sais. Par amour, par vénération pour le nom que vous portez, je ne puis pas vous livrer.

ÉDOUARD.

Qu'allez-vous faire ?

YVON, *après un temps.*

Monsieur Édouard, c'est affreux, c'est épouvantable ce que je vais vous dire, moi qui n'ai jamais menti. C'est infâme ce que je vais vous proposer, moi qui n'ai jamais failli à l'honneur...

ÉDOUARD.

Dites... Proposez.

YVON.

Sauvez mon fils, je ne sais comment, mais sauvez-le ! entendez-vous ? sauvez-le. Faites éclater son innocence et je ne dirai rien, je ne dirai jamais rien. Je garderai votre terrible secret. C'est votre dernière, votre unique chance de salut. Sauvez l'innocent, le nom des Chambrun demeurera sans tache et vous pourrez expier votre crime sans que votre père infortuné ne partage votre expiation.

ÉDOUARD.

Je jure de sauver Éloi.

YVON.

Vous avez quelques jours devant vous. Éloi niera toujours, puisqu'il est innocent; je le rassurerai, je le soutiendrai. Oh ! quelle chose horrible vous me forcez à faire.

ÉDOUARD.

Je sauverai Éloi, merci. (*Il veut lui prendre la main.*)

YVON.

Non! non! Cachez cette main sanglante. (*Avec force.*) J'ai reculé le sacrifice jusqu'à ses dernières limites. Si vous ne sauvez pas mon fils, si vous le laissez arriver au banc de la cour d'assises, tout sera fini, je vous enverrai au bourreau.

ÉDOUARD.

Je le sauverai.

YVON, *d'une voix terrible.*

Faites vite, faites vite, je crains de n'avoir pas le courage de jouer jusqu'au bout le rôle infâme que je m'impose. (*Il descend extrême gauche.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE GARDE, ÉLOI, LE COMMISSAIRE, PASTOREL, MONSIEUR DE CHAMBRUN

Les acteurs entrent dans l'ordre indiqué ci-dessus; lorsqu'ils sont tous en scène, voici leurs places respectives : Yvon, n° 1, à l'extrême gauche avant-scène ; Chambrun, n° 2, au-dessus du canapé ; Pastorel, n° 3, près de Chambrun ; le commissaire, n° 4, un peu au-dessus des deux derniers ; Éloi, n° 5, au-dessus de la table ; le garde, n° 6, à la porte du fond ; Édouard, n° 7, avant-scène droite.

YVON, *à Chambrun.*

Eh bien ?

CHAMBRUN, *accablé.*

Hélas !

YVON.

Mon Dieu !

ÉLOI, *dans un sanglot.*

Je suis perdu, perdu, perdu !

PASTOREL.

Il faut toujours espérer.

YVON, *ouvrant ses bras à Éloi.*

Oui toujours, mon petit, toujours.

ÉLOI, *se jetant dans les bras d'Yvon.*

Papa ! (*Tous deux s'étreignent en pleurant.*)

LE COMMISSAIRE, *doucement.*

Marchons.

(Éloi s'arrache à l'étreinte de son père et remonte lentement vers le fond. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME

Le jardin d'une maison de santé. A droite, une chaise longue. A gauche, deux chaises de paille, un fauteuil. Au fond, un banc. L'entrée générale se fait par le deuxième plan droite. Par le deuxième plan gauche on va vers la maison de santé.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMBRUN, LE DOCTEUR

CHAMBRUN, *n° 2.*

Qu'en pensez-vous, monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR, *n° 1.*

C'est l'affaire de quelques jours encore, et je vous donne ma parole qu'il n'y paraîtra plus. Monsieur votre fils a éprouvé une forte secousse morale, mais qui n'a jamais mis ses jours en danger. Soyez rassuré, complètement rassuré.

CHAMBRUN.

Merci, monsieur le docteur. Ah ! oui, vraiment, nous avons tous subi une terrible secousse morale. Songez donc, un enfant qui était né chez nous, qui avait grandi à nos côtés... devenir assassin comme cela... tout d'un coup... sans que rien puisse faire présager...

LE DOCTEUR.

Assassin! assassin! Le jeune Éloi Gaëlec, n'a jusqu'ici jamais avoué son crime.

CHAMBRUN.

C'est ce qui nous laisse une dernière lueur d'espoir, mais si faible, si faible.

LE DOCTEUR.

Il n'y a aucune preuve contre lui, si j'en crois ce que disent les journaux.

CHAMBRUN.

Le couteau et la casquette trouvés auprès du cadavre. La blouse tachée de sang.

LE DOCTEUR.

Il donne de ces différentes apparences une explication assez plausible.

CHAMBRUN.

Qui serait le coupable ?

LE DOCTEUR.

Quelque chemineau peut-être.

CHAMBRUN, *secouant la tête.*

Qui, ayant volé la blouse, se serait exposé à se faire prendre en venant la remettre à sa place ? Avouez que c'est bien invraisemblable.

LE DOCTEUR.

Certes. Cependant, hormis la liasse de billets qui

était resté accrochée à la blouse, on n'a pas retrouvé trace des 63,000 francs dérobés à M. Bouchardat.

CHAMBRUN.

L'assassin peut les avoir enfouis.

LE DOCTEUR.

On a battu les environs, fouillé partout. Et puis, voulez-vous mon avis ? L'abondance même des preuves, leur trop évidente clarté me paraît étrange à moi. On a beau être novice, on ne laisse pas de pareilles traces de son passage.

CHAMBRUN.

Beaucoup de gens font cette réflexion. Mais on suppose que l'assassin, dérangé dans sa triste besogne, a été pris de peur... Le crime a été accompli en moins de dix minutes, tout le prouve.

LE DOCTEUR.

Quoi qu'il en soit, je suis sceptique.

CHAMBRUN.

Puissent les juges et les jurés partager votre scepticisme, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Je le souhaite, car c'est vraiment une affreuse chose qu'une erreur judiciaire.

CHAMBRUN, *soupirant*.

Oui. (*Un temps.*) Pensez-vous que mon fils sorte bientôt de votre maison ?

LE DOCTEUR.

C'est l'affaire de quelques jours, je vous le répète, monsieur de Chambrun.

CHAMBRUN, *regardant à gauche.*

Quel est ce jeune homme qui s'avance lentement, soutenu par deux infirmiers?

LE DOCTEUR.

Un poitrinaire, que son frère, curé à Plouescat, m'a confié voici trois jours. Cas grave, très grave. (*Hochant la tête.*) Très grave.

CHAMBRUN.

Ah!

LE DOCTEUR.

Abondants crachements de sang. Avec cela des gens pas riches, le père vient de subir des revers de fortune.

CHAMBRUN.

Il y a vraiment beaucoup de misère en ce bas monde.

(*Jean Halbrand paraît, soutenu par deux infirmiers.*)

LE DOCTEUR.

Beaucoup. (*Il sort à droite avec Chambrun.*)

SCÈNE II

JEAN, PREMIER INFIRMIER, DEUXIÈME INFIRMIER

PREMIER INFIRMIER, *n° 3.*

Tenez, reposez-vous un instant sur cette chaise longue.

JEAN, *n° 2.*

Merci, Monsieur. (*Il est blond, très pâle, tousse fréquemment et parle d'une voix faible.*)

DEUXIÈME INFIRMIER, *n° 1.*

Profitez des derniers rayons de soleil.

JEAN, *s'étendant sur la chaise longue.*

Oui, cela me fera du bien.

PREMIER INFIRMIER, *descendant au milieu.*

Vous sentez-vous très fatigué ?

JEAN.

Beaucoup. J'ai sommeil.

DEUXIÈME INFIRMIER, *passant n° 2, au-dessus de la chaise longue.*

Bon signe. Dormez. (*Allant au premier infirmier.*) Dis donc, Bertrand, te voici un peu soulagé. Le vicomte de Chambrun est tout à fait rétabli.

PREMIER INFIRMIER.

Oh ! il n'a jamais été bien gravement malade.
(*Jean paraît s'assoupir.*)

DEUXIÈME INFIRMIER.

Sans doute. Mais ces gens riches, habitués à être servis par une armée de domestiques, sont toujours un peu plus exigeants que les autres.

PREMIER INFIRMIER.

Quand on a choisi une profession comme la nôtre, il faut avoir de la patience.

DEUXIÈME INFIRMIER, *montrant Jean.*

Tiens, voilà un bon malade. Jamais un mot, jamais une réclamation.

PREMIER INFIRMIER, *baissant la voix.*

Pourtant, d'ordinaire, les gens dans son état ont plutôt le caractère difficile.

DEUXIÈME INFIRMIER, *baissant la voix.*

Qu'en penses-tu ?

PREMIER INFIRMIER, *dans un souffle.*

Il dort ?

DEUXIÈME INFIRMIER, *de même.*

Je le crois. (*Appelant à mi-voix.*) Monsieur Halbrand ! (*Il va à la chaise longue et s'assure que Jean dort paisiblement.*) Oui. Il dort. (*Il revient au premier infirmier.*) Eh bien ?

PREMIER INFIRMIER, *bas.*

Eh bien, M. Duchesne semble lui en donner pour la semaine. C'est l'automne... Il est fini.

DEUXIÈME INFIRMIER, *de même.*

Fini ? Tu crois ?

PREMIER INFIRMIER, *de même.*

Oh ! oui. Laissons-le un instant. (*Se dirigeant vers la droite.*) Vois-tu, j'en ai eu vingt comme lui sur les bras, je ne m'y suis jamais trompé. C'est comme si ça y était, je te le répète : il est fini.

DEUXIÈME INFIRMIER.

Quel dommage ! (*Il sort en suivant le premier infirmier.*)

JEAN, *se soulevant sur la chaise longue.*

Fini ! Oh !

SCÈNE III

JEAN, ÉDOUARD

ÉDOUARD, *entre lentement de gauche et descend au milieu. Il est pâle, marche avec peine. Apercevant Jean, il salue.*

JEAN.

Monsieur.

ÉDOUARD, *s'inclinant.*

Vicomte Édouard de Chambrun.

JEAN, *salue de la tête.*

Ah ! Et moi, Jean Halbrand. Excusez-moi de demeurer étendu en votre présence, monsieur le Vicomte, mais je suis vraiment épuisé.

ÉDOUARD, *faisant mine de s'éloigner.*

Si je savais devoir vous incommoder le moins du monde, je me retirerais.

JEAN.

N'en faites rien, Monsieur. (*Avec un sourire navrant.*) Je suis pour si peu de temps encore sur la terre que j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de quelqu'un.

ÉDOUARD.

Vous me paraissez exagérer beaucoup la gravité de votre mal.

JEAN.

Oh ! non, Monsieur. D'abord, je me rends bien compte de l'état dans lequel je me trouve... et puis, si je pouvais encore me faire des illusions...

ÉDOUARD.

Eh bien ?

JEAN.

Il est inutile que j'en dise davantage. Sachez seulement que j'ai la certitude absolue de ne pas voir tomber toutes les feuilles de ces arbres.

ÉDOUARD.

Qui peut être certain de pareille chose ?

JEAN.

Moi.

ÉDOUARD.

Allons ! Allons ! Un peu de courage. On ne doit pas se laisser abattre comme vous le faites.

JEAN, *tristement.*

Je ne me suis jamais laissé abattre. Dans ma vie, si courte pourtant, les années d'épreuve ont été trois fois plus nombreuses que les autres.

ÉDOUARD, *prenant une chaise et venant s'asseoir auprès de Jean.*

Votre famille était peut-être dans une situation de fortune...?

JEAN.

Oh ! peu brillante, Monsieur, très peu brillante. Mon père était savetier de son état, et nous sommes trois frères.

ÉDOUARD.

Ah !

JEAN.

Oui, mon frère Césaire est curé à Plouescat. André, le dernier, va encore à l'école. Avec cela, il y a le grand-père et la mère-grand qui sont à la charge de papa. Il y a eu de durs moments à passer.

ÉDOUARD, *intéressé.*

Maintenant cela s'est arrangé ?

JEAN, *secouant la tête.*

Non, Monsieur. Pardonnez-moi de vous raconter tout cela, mais, vous paraissez vous intéresser un peu à ma pénible histoire.

ÉDOUARD.

Je m'y intéresse beaucoup.

JEAN.

Eh bien, on a cru un instant que les affaires allaient marcher. Malheureusement le petit magasin que mon père avait réussi à acheter vient de brûler ; des bruits malveillants circulent ; l'assurance refuse de nous payer, alléguant...

ÉDOUARD.

Oui, oui, je comprends.

JEAN.

C'est de nouveau la misère. On plaidera, ce sera long, il faudra de l'argent, et je suis là, cloué dans un fauteuil, incapable d'aider les miens. Ah ! c'est bien douloureux.

ÉDOUARD.

Très douloureux, en effet, Monsieur, je le comprends.

JEAN.

Césaire ne peut pas grand'chose. C'est déjà énorme que, grâce à la bonté de Monseigneur l'évêque, il ait

pu me faire admettre ici par M. Duchesne. Il est vrai que j'y resterai si peu.

ÉDOUARD.

Voulez-vous bien vous taire ?

JEAN.

Moi qui donnerais ma vie pour rendre service à mes parents, je devrais la perdre, cette vie, platement, pour rien... je m'éteindrai comme une pauvre petite flamme.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PREMIER INFIRMIER

PREMIER INFIRMIER, *paraissant à droite.*

Ah! Déjà réveillé? (*Il avance au milieu.*) Pardon, Messieurs, je viens vous annoncer des visites.

ÉDOUARD, *étonné.*

Des visites?

JEAN.

Moi, je ne puis en recevoir qu'une.

PREMIER INFIRMIER, *à Jean.*

Pour vous, Monsieur, c'est un abbé.

JEAN.

Mon frère Césaire.

PREMIER INFIRMIER, *à Édouard.*

Pour vous, Monsieur, c'est M. Yvon Gaëlec.

ÉDOUARD, *sursautant.*

Yvon !

PREMIER INFIRMIER.

Le voici. (*Yvon paraît à droite.*)

ÉDOUARD, *se levant.*

Oh !

SCÈNE V

LES MÊMES, YVON, *n° 4.*

YVON, *saluant.*

Monsieur le Vicomte. (*Voyant Jean.*) Monsieur. (*Jean salue de la tête.*)

ÉDOUARD, *troublé.*

Qu'y a-t-il, Yvon ? Pourquoi ?...

YVON, *passant n° 3.*

Je viens m'informer de votre état de santé, monsieur le Vicomte, voici un mois... (*Appuyant sur les mots.*) un mois que je n'ai eu l'occasion de vous parler. (*Un temps.*) Pensez-vous à moi ?

ÉDOUARD, *balbutiant.*

Oui, oui, Yvon. Je...

YVON, *baissant la voix.*

Vous paraissez avoir oublié...

ÉDOUARD, *de même.*

Rien ! Rien ! Venez. (*A Jean.*) Pardonnez-moi si je vous quitte, Monsieur.

JEAN.

A votre aise, Monsieur.

ÉDOUARD, *à Yvon.*

Voulez-vous m'accompagner, Yvon ?

YVON, *s'inclinant.*

Je suis aux ordres de monsieur le Vicomte.
(*Édouard sort à gauche suivi d'Yvon.*)

PREMIER INFIRMIER.

Voici monsieur l'abbé.

(*Césaire paraît à droite et fait quelques pas en scène. L'infirmier salue et sort par la droite.*)

SCÈNE VI

CÉSAIRE, JEAN

CÉSAIRE, *allant à Jean.*

Mon petit Jean. (*Il l'embrasse.*)

JEAN.

Mon bon Césaire.

CÉSAIRE, *s'asseyant sur la chaise que vient de quitter Édouard.*

Eh bien? Et cette santé, comment va-t-elle?

JEAN, *avec effort.*

Mais très bien. La santé va très bien. Depuis que je suis ici je ne me sens plus le même.

CÉSAIRE, *rayonnant.*

Ah ! Dieu soit loué !

JEAN, *vivement.*

Et chez nous ?

CÉSAIRE, *gêné.*

Toujours la même chose.

JEAN.

Cela veut dire plus mal.

CÉSAIRE

Non.

JEAN

Si. Car, dans la situation où se trouve le père, le mal empire en paraissant demeurer stationnaire. Les dettes s'accumulent, le temps passe, les chances de succès diminuent.

CÉSAIRE, *d'une voix mal assurée.*

Oh ! tu noircis par trop le tableau.

JEAN.

Non ! Non ! Je le sens bien, rien qu'au son de ta voix. (*Avec douleur.*) Ah ! être l'impotent, l'incapable, une sorte de boulet pour vous.

CÉSAIRE, *effrayé.*

Tu ne vas pas, j'espère, jusqu'à souhaiter mourir ?

JEAN.

Oh ! mourir.

CÉSAIRE.

Jean, tu me fais peur.

JEAN, *fébrilement.*

C'est que, vois-tu, si je pouvais aller, venir, m'agiter, me dépenser, tenter la fortune. Mais rien, rien. Je me ronge, je me consume dans cette inaction forcée. C'est à devenir fou.

CÉSAIRE.

Assez ! Si tu t'énerves ainsi, tu aggraveras encore ta maladie et tu ajouteras un chagrin à tous ceux que nous avons déjà.

JEAN.

Oh ! non ! oh ! non !

CÉSAIRE.

Tiens-toi tranquille.

JEAN.

Et toi, dis-moi tout.

CÉSAIRE.

Mais il faut que tu demeures raisonnable.

JEAN.

Je te le promets.

CÉSAIRE.

Eh bien, oui, c'est vrai, tu l'as deviné, la situation devient de plus en plus difficile. Il faudrait de l'argent pour soutenir le procès que l'on nous fait ; de l'argent pour vivre aussi, car nous avons, tu le sais, tout perdu dans cet incendie.

JEAN.

Oui, tout.

CÉSAIRE.

Mais je vais m'adresser à des personnes influentes, charitables, qui nous viendront en aide. Le principal à présent, c'est de te sauver toi, toi, tu comprends, Jean, mon frère chéri. Plaie d'argent n'est pas mortelle, n'est-ce pas ?

JEAN.

Des fois.

CÉSAIRE.

Non, non. Chasse de ton esprit ces vilaines pensées. Il faut être bien sage, écouter les conseils de notre docteur et prier le bon Dieu. Lorsque tu seras guéri, mais complètement guéri, tu penseras au travail. Pour le moment, aies de la patience et de la résignation, c'est tout ce que l'on te demande.

JEAN, *docile.*

J'aurai de la patience et de la résignation.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE PREMIER INFIRMIER

PREMIER INFIRMIER, *paraissant à droite.*

Pardon Messieurs.

JEAN.

Que voulez-vous ?

PREMIER INFIRMIER, *n° 3.*

Monsieur l'abbé.

CÉSAIRE, *se levant.*

Mon ami ?

PREMIER INFIRMIER.

M. le docteur, apprenant votre présence dans l'établissement, désirerait avoir avec vous quelques instants d'entretien.

CÉSAIRE.

Je suis à ses ordres. (*A Jean.*) Tu as entendu, Jean ?

JEAN.

Oui. Va.

CÉSAIRE, *à l'infirmier.*

Conduisez-moi, je vous prie.

PREMIER INFIRMIER.

Veuillez prendre la peine de me suivre. (*Il sort à droite.*)

CÉSAIRE.

A tout à l'heure, Jean. (*Il sort à droite.*)

JEAN.

A tout à l'heure. (*Il retombe lourdement sur la chaise longue.*) Oh ! La vie ! La vie !

SCÈNE VIII

JEAN, YVON, ÉDOUARD

ÉDOUARD, *entre suivi d'Yvon.*

J'ai compris et vous n'aurez plus longtemps à attendre. (*Il s'arrête au milieu, nº 3. Yvon est près de lui, nº 2, au-dessus de la chaise longue.*)

YVON.

La patience a des bornes.

ÉDOUARD, *lui montrant Jean, dit à voix basse.*

Taisez-vous ?

YVON, *se rapprochant d'Édouard.*

C'est promis ?

ÉDOUARD.

Promis.

YVON.

Éloi souffre le martyre, et moi je meurs de chagrin, comprenez-vous cela? Je meurs de chagrin.

ÉDOUARD, *dans un souffle.*

Je vous le répète : je le sauverai.

YVON.

C'est la dernière fois que je vous le demande. (*Il s'incline, passe devant Édouard et sort à pas lents.*)

ÉDOUARD.

Oh! Que faire? Que faire?

SCÈNE IX

ÉDOUARD, JEAN

JEAN, *comme dans un rêve.*

Ah! que je le donnerais joyeusement ce peu de souffle qui me reste encore.

ÉDOUARD, *se tournant vers Jean.*

Quoi?

JEAN, *perdu dans ses pensées.*

Que le sacrifice me serait doux.

ÉDOUARD, *comme frappé d'une idée subite.*

Oh!

JEAN, *comme plus haut.*

Mourir, mourir généreusement pour sauver les miens, au lieu de m'en aller comme un inutile en laissant derrière moi des malheureux en larmes.

ÉDOUARD, *à part.*

Si c'était le salut! (*Allant à Jean.*) Monsieur.

JEAN, *le regardant.*

Ah! c'est vous, monsieur le Vicomte?

ÉDOUARD.

Oui. Pourquoi sans cesse parlez-vous de votre mort? La sentez-vous donc si prochaine?

JEAN.

Oh! certes, très prochaine.

ÉDOUARD.

Mais, encore une fois, quelque chose de précis confirme-t-il cette idée que vous avez?

JEAN.

Oui.

ÉDOUARD.

Peut-on savoir quoi?

JEAN, *après une hésitation.*

Je vous le dirai, après que vous vous serez engagé, sur votre honneur de gentilhomme, à ne parler de cela à personne.

ÉDOUARD, *essayant de sourire.*

Est-ce donc si grave?

JEAN.

L'intérêt d'un tiers est en jeu.

ÉDOUARD.

En ce cas, je vous donne ma parole de gentilhomme que je saurai garder le secret.

JEAN.

Tout à l'heure, à l'instant où j'allais m'assoupir, j'ai entendu les infirmiers parler de moi.

ÉDOUARD, *tressaillant.*

Ah !

JEAN.

J'ai feint de dormir pour surprendre leur conversation. C'était mal et je m'en accuse, mais je voulais savoir.

ÉDOUARD.

Et les infirmiers ont dit... ?

JEAN, *faiblement.*

Que pour moi c'était la fin.

ÉDOUARD.

Est-il possible?

JEAN.

L'un d'eux a même affirmé que M. le docteur Duchesne m'en donnait pour une semaine.

ÉDOUARD.

Une semaine !

JEAN.

Oui. Oh! il était sûr de son fait. (*Avec un sourire triste.*) Il paraît qu'il a beaucoup l'habitude des malades dans mon genre, cet infirmier.

ÉDOUARD, *entre ses dents.*

Quelle pensée folle !

JEAN.

Vous dites ?

ÉDOUARD, *se ressaisissant.*

Évidemment... c'est fou. Voyons, à votre âge.

JEAN.

Je connais mon mal, Monsieur, il frappe surtout la jeunesse.

ÉDOUARD, *rêveur.*

Vous êtes de la contrée ?

JEAN.

Je suis né à vingt kilomètres de Chambrun.

ÉDOUARD.

Et vos parents habitent... ?

JEAN.

Le bourg où je suis né. Pourquoi ?

ÉDOUARD, *évasif.*

Comme cela, votre père est très gêné, m'avez-vous dit ?

JEAN, *sombre.*

Très, très.

ÉDOUARD, *comme un écho.*

Très.

JEAN.

Songeriez-vous à lui rendre service ?

ÉDOUARD.

Peut-être.

JEAN, *avec élan.*

Oh ! si vous faisiez cela !

ÉDOUARD, *froidement.*

Eh bien ?

JEAN.

Vous pourriez faire de moi ce que vous voudriez... (*Tristement.*) Il est vrai que je ne suis pas bon à grand'chose.

ÉDOUARD.

Qui sait ?

JEAN.

Monsieur le Vicomte, vous me donnez un espoir...

ÉDOUARD.

N'allez pas si vite en besogne, je cherche. (*Un temps.*) Où étiez-vous il y a un mois ?

JEAN.

Chez nous.

ÉDOUARD.

Exactement le 28 septembre ?

JEAN.

Chez nous, chez nous et pas ailleurs.

ÉDOUARD.

A vingt kilomètres de Chambrun, n'est-ce pas ?

JEAN, *souriant.*

Dix-neuf kilomètres et quelques mètres si j'en crois la plaque indicatrice.

ÉDOUARD.

D'ordinaire, que faisiez-vous à 8 heures du soir ?

JEAN.

Oh ! je dormais, Monsieur.

ÉDOUARD.

Tous les jours ?

JEAN.

Tous les jours, c'était un régime imposé, je dînais à cinq heures et me couchais à sept.

ÉDOUARD.

Vous n'avez jamais dérogé à cette règle ?

JEAN.

Depuis le 3 septembre, jamais. Mais que fait cela ?

ÉDOUARD.

Attendez.

JEAN.

J'attends.

ÉDOUARD.

Couchiez-vous seul dans une chambre ?

JEAN.

Oui. Mon frère Césaire venait parfois me tenir un peu compagnie lorsque je me couchais, car nous étions alors seuls à la maison. Mes autres parents ne rentrant guère que vers 8 heures.

ÉDOUARD.

Ce serait possible. Oui, possible. Extraordinaire, mais possible. Et puis... Il n'y a que la distance, oui, oui, mais...

JEAN.

Pouvez-vous maintenant m'expliquer ?

ÉDOUARD.

Vous m'avez demandé un serment, je vais vous en demander un autre.

JEAN.

Si c'est un secret que vous allez me confier, comptez sur moi comme sur vous-même.

ÉDOUARD.

Vous me jurez de taire ce que je vais vous dire ?

JEAN.

Je vous en fais le serment solennel.

ÉDOUARD.

Eh bien, que faut-il pour rendre heureux les vôtres?

JEAN.

Quelques billets de mille francs.

ÉDOUARD.

Que donneriez-vous pour les avoir ?

JEAN.

Moi-même.

ÉDOUARD.

C'est ce que je viens vous demander.

JEAN, *dans un cri.*

Oh !

ÉDOUARD.

Vous avez peur déjà ?

JEAN.

Non, mais... si je n'ai pas peur pour moi...

ÉDOUARD.

Achevez.

JEAN.

J'ai peur pour vous.

ÉDOUARD.

Bah !

JEAN.

Que voulez-vous faire d'un pauvre être tel que moi ?

ÉDOUARD.

Je veux m'en servir pour sauver un pauvre être tel que vous.

JEAN, *abasourdi.*

Je ne comprends pas.

ÉDOUARD, *après s'être assuré que personne n'écoute.*

Il faut vous sacrifier pour un autre...

JEAN.

Me sacrifier.

ÉDOUARD.

Vous êtes perdu, dites-vous ?

JEAN.

Je le crois.

ÉDOUARD.

Eh bien, si, après votre mort, vous pouviez sauver quelqu'un tout en achetant le bonheur de vos parents...

JEAN.

Vous parlez par énigmes.

ÉDOUARD.

Ce que je vais vous dire est terrifiant.

JEAN.

Alors, ne le dites pas.

ÉDOUARD.

Maintenant il faut que je le dise. (*Très bas.*) Un homme est sous les verrous. Cet homme est accusé d'un crime, il y a contre lui beaucoup de présomptions, mais on doute encore. Il nie avec énergie. Déclarez-vous coupable du crime qu'on lui impute...

JEAN, *avec horreur.*

Moi ?

ÉDOUARD, *pressant.*

Laissez-moi vous dire. Vous écrirez vos aveux et ils ne seront remis à la justice que le lendemain du jour où vous n'aurez plus rien à craindre d'elle.

JEAN.

Taisez-vous !

ÉDOUARD.

Ne craignez rien. Vous vivant on pourrait vous presser de questions, et deviner votre mensonge, après, cela ne sera pas possible et vos aveux seront si précis...

JEAN.

Je ne veux pas !

ÉDOUARD.

Vous vouliez sacrifier votre existence ?

JEAN.

Mais pas mon honneur.

ÉDOUARD.

Vos parents vivront heureux.

JEAN.

Ils mourront de chagrin.

ÉDOUARD.

Ainsi, vous refusez ?

JEAN, *fermant les yeux.*

Et je ne vous demande même pas pourquoi vous

vous intéressez tant au coupable, et comment vous pourriez me dicter des aveux si précis...

ÉDOUARD.

Cela importe peu.

JEAN, *rouvrant les yeux.*

Mon honneur importe davantage.

ÉDOUARD.

On vous excusera, on invoquera la maladie, une sorte d'accès de folie.

JEAN, *atterré.*

Non ! non ! Comment avez-vous pu songer à me proposer un pareil marché ?

ÉDOUARD.

Je vous croyais disposé à tout.

JEAN.

Cela est plus terrible que tout.

ÉDOUARD, *insinuant.*

Pas autant que vous voulez bien le croire. D'abord, vous ferez d'un seul coup deux bonnes actions.

JEAN.

Deux ?

ÉDOUARD.

Vous sauverez les vôtres et l'innocent qui est sous les verrous.

JEAN.

C'est un innocent qui est sous les verrous ?

ÉDOUARD.

Certes.

JEAN.

Comment le savez-vous ?

ÉDOUARD.

Il m'a confié le soin de le sauver, je l'ai vu naître, il n'avait pas besoin de me mentir, puisque j'eusse essayé de l'arracher à la prison, même coupable.

JEAN.

Qui est donc le coupable ?

ÉDOUARD.

Je l'ignore, mais les détails donnés sur l'enquête m'ont permis de savoir exactement de quelle manière il s'y est pris pour perpétrer son crime.

JEAN, *étrange.*

Ah !

ÉDOUARD.

Et puis... vous vous leurrez lorsque vous croyez que l'on condamnera votre mémoire. Après avoir relâché l'innocent, on cherchera à connaître toute la vérité et l'on comprendra vite que vous ne pouvez pas être l'assassin.

JEAN.

Pourquoi ?

ÉDOUARD.

Votre frère prouvera que vous n'avez pu faire dix-neuf kilomètres en quelques minutes.

JEAN.

Alors, à quoi servira mon sacrifice ?

ÉDOUARD.

A jeter le trouble dans l'esprit des juges. Ils se demanderont dans quel but vous avez écrit votre lettre, ils continueront peut-être à chercher le coupable, mais ils rendront la liberté à l'innocent dont la famille est dans le désespoir.

JEAN, *baissant la tête.*

Et... que pouvez-vous pour mon père ?

ÉDOUARD.

Ce que vous voudrez.

JEAN, *très bas.*

De l'argent.

ÉDOUARD, *de même.*

Vous en aurez.

JEAN, *de même.*

Quand ?

ÉDOUARD, *de même.*

De suite. Vous le lui ferez parvenir vous-même.

JEAN.

Oh ! il faudrait faire cela discrètement.

ÉDOUARD.

Un mot de ma main peut accompagner l'envoi, signé : un charitable anonyme, ou : un obligé qui se souvient.

JEAN, *avec effroi.*

Non ! Non !

ÉDOUARD.

Je vais préparer les deux lettres.

JEAN.

Non.

ÉDOUARD.

Je vous rapporterai, dans quelques instants, le mot pour votre père, ainsi que l'argent... Cinq mille francs suffiront-ils ?

JEAN, *avec dégoût.*

Ne marchandons pas.

ÉDOUARD.

Dix, tenez. Je vous apporterai aussi le brouillon que vous devrez recopier.

JEAN.

Laissez-moi ! Laissez-moi !

ÉDOUARD, *très doux.*

N'hésitez pas. Vous ne risquez rien et vous rendez service aux autres. Je reviens. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE X

JEAN, *seul.*

Oh! Oh! Peut-on me demander cela? A moi? Et je n'ai pas eu la force de chasser cet homme. (*Il retombe accablé sur la chaise longue.*) Je n'en puis plus, je n'en puis plus. (*Un long silence.*) C'est vrai que tous seraient heureux. (*Pleurant.*) Et moi je suis si peu de chose... N'est-ce pas, mon Dieu, que je suis peu de chose et que je ne suis sur cette terre que pour causer du chagrin aux miens? (*Le premier infirmier entre de droite et traverse la scène en largeur. L'apercevant, Jean fait :*) Oh!

SCÈNE XI

JEAN, LE PREMIER INFIRMIER

JEAN.

Monsieur. (*Il tousse longuement.*)

PREMIER INFIRMIER

Vous m'appelez? (*Il descend à droite de la chaise longue.*)

JEAN.

Oui. Je voudrais vous demander quelque chose.

PREMIER INFIRMIER.

Demandez, Monsieur, je me tiens tout à votre service.

JEAN.

Je suis très malade, n'est-ce pas?

PREMIER INFIRMIER, *embarrassé.*

Vous n'ignorez pas que vous êtes malade? Quant à savoir si vous l'êtes très, M. Duchesne, seul, pourrait vous le dire.

JEAN.

Et vous savez pertinemment qu'il ne me le dira jamais?

PREMIER INFIRMIER.

Je ne sais rien.

JEAN.

Cependant, si vous étiez à ma place, vous voudriez savoir, n'est-il pas vrai?

PREMIER INFIRMIER.

Peut-être.

JEAN.

Songez donc que mon père ne vient pas me voir parce qu il me croit capable de vivre encore longtemps. (*Avec tristesse.*) Eh bien, vous, vous Monsieur, (*Appuyant fortement sur les mots.*) croyez-vous qu'il n'accourrait pas tout de suite s'il savait que je n'ai guère qu'une semaine à vivre?

PREMIER INFIRMIER, *troublé.*

Qui vous a ?...

JEAN, *doucement.*

Qui m'a dit cela ? Vous, vous-même.

PREMIER INFIRMIER.

Mon Dieu !

JEAN.

Croyant que je dormais, vous l'avez dit devant moi à votre camarade.

PREMIER INFIRMIER, *désespéré.*

Mais je... Il ne faut pas croire... Je suis un pauvre ignorant. Je...

JEAN, *tendrement.*

Alors, je ne dois pas écrire à mon père de venir ?

PREMIER INFIRMIER.

Je ne dis pas...

JEAN

Je dois mourir sans l'avoir embrassé ?

PREMIER INFIRMIER, *pleurant.*

Monsieur... je vous demande pardon.

JEAN.

Vous êtes pardonné. Laissez-moi.

PREMIER INFIRMIER, *désolé.*

Si jamais M. Duchesne apprenait...

JEAN.

Il n'apprendra rien. Allez.

PREMIER INFIRMIER, *sortant à gauche.*

Quel malheur! Quel malheur!

SCÈNE XII

JEAN, *seul.*

Décidément, je suis bien perdu. (*Il pleure.*) Perdu ! Oui, oui, je dois me sacrifier. Cet homme me l'a dit, on comprendra bien que je ne suis pas le coupable. Cependant c'est affreux ce que je vais faire. Suis-je certain de sauver un innocent? Ah ! ma tête tourne ! (*Il tousse.*) Je souffre! (*Se renversant en arrière.*) Ah !

SCÈNE XIII

JEAN, ÉDOUARD

ÉDOUARD, *tenant à la main du papier et un stylographe.*

Seul ? Bon. (*Il s'assure avec précaution que personne ne peut le voir ni l'entendre, puis s'approche de Jean.*) Monsieur.

JEAN, *revenant à lui.*

On m'appelle ?

ÉDOUARD.

Oui.

JEAN, *le reconnaissant.*

Ah! Vous. Je vous vois comme à travers un brouillard.

ÉDOUARD.

J'ai là l'argent pour votre père.

JEAN, *faiblement.*

Je n'en veux pas.

ÉDOUARD.

J'ai aussi la lettre pour la justice.

JEAN.

La justice!

ÉDOUARD.

Oui, la voici. (*A part.*) Qu'il est pâle! (*A Jean.*) Huit courtes lignes disent tout. Recopiez-les. (*Il lui met dans les mains la lettre et les billets de banque.*) Et donnez-moi l'adresse de votre père. Vous mettrez vous-même à la poste l'enveloppe contenant l'argent si vous le voulez.

JEAN.

L'argent! (*Il se soulève.*)

ÉDOUARD, *lui tendant le stylo et le papier.*

Écrivez.

JEAN, *qui a lu la lettre accusatrice.*

Je devrai signer cela.

ÉDOUARD, *faussement attendri.*

Pour le bien de tant de malheureux.

JEAN, *avec effort.*

Soit. (*Il écrit, puis retombe exténué.*) Voilà.

ÉDOUARD, *qui, pendant ce temps, a mis les billets sous enveloppe.*

Donnez. (*Mais Jean ne bouge plus.*) Mort! (*Il écoute la respiration du jeune homme.*) Non ! (*Entre ses dents.*) Il vaudrait mieux, pour tout le monde. (*On devine, à un léger mouvement, qu'il a la tentation d'étouffer l'agonisant.*) Non. (*Il se recule en frissonnant.*) Plus! Plus! (*Il prend la lettre écrite par Jean, la lit.*) C'est bien cela. (*Il la met dans une enveloppe. Jean se soulève.*) Vous sentez-vous mieux?

JEAN, *accablé.*

Non !

ÉDOUARD.

Voulez-vous que j'appelle ?

JEAN, *avec un regard douloureux.*

Après.

ÉDOUARD, *lui tendant l'enveloppe.*

Mettez l'adresse : Monsieur le Procureur de la République, Brest. Cette lettre ne partira que lorsque vous serez ....

JEAN, *après avoir écrit.*

Voilà.

ÉDOUARD.

Bien. Maintenant l'adresse de votre père.

JEAN.

Victor Halbrand...

ÉDOUARD, *lui tendant une feuille blanche.*

Non, non, écrivez, je préfère.

JEAN, *après avoir écrit.*

Tenez.

ÉDOUARD.

Merci. (*Il transcrit l'adresse sur l'enveloppe contenant les billets.*) Et maintenant, constatez que je réalise le premier ma promesse. (*Il laisse la lettre adressée au procureur de la République sur les genoux de Jean, et remonte vers le fond tout en déchirant le brouillon en une infinité de petits morceaux qu'il disperse.*) Infirmier ! (*A Jean.*) Votre père aura dès demain son argent.

JEAN, *haletant.*

Oh ! (*Il retombe en arrière et ne bouge plus.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PREMIER INFIRMIER

PREMIER INFIRMIER.

Vous m'avez appelé, Monsieur ?

ÉDOUARD, *lui tendant l'enveloppe aux billets.*

Mettez, je vous prie, cette lettre à la poste.

PREMIER INFIRMIER.

Tout de suite, Monsieur.

ÉDOUARD.

Je vous remercie. (*Il va vers Jean.*) Vous voyez ? Tiens, il dort. Laissons-le. (*Il sort lentement par la gauche.*)

PREMIER INFIRMIER.

Il dort ? (*S'approchant.*) Allons donc ! Il est en syncope. (*Écoutant.*) Pourtant, non ! C'est vrai. Il dort. (*Voyant la lettre.*) Tiens, une lettre ! (*Il la prend.*) Cachetée ? C'est pour être mis à la poste cela. (*Lisant.*) Monsieur le Procureur de la République. Hé ! Hé ! Faut-il ou ne faut-il pas la mettre ? C'est peut-être pressé ? Bah ! puisque je vais à la poste, je ferai d'une pierre deux coups. Si j'ai eu tort on ne me tuera pas pour cela.

SCÈNE XV

JEAN seul, puis DUCHESNE et CÉSAIRE

JEAN, *ouvrant les yeux.*

Vais-je continuer longtemps à avoir de ces étourdissements ? C'est insupportable, jamais je n'ai éprouve cela. (*Sursautant.*) Ma lettre ! Où est ma lettre ? On mé

l'a prise! C'est le vicomte sans doute. Oui, oui, ce ne peut-être que lui. Puisqu'il m'a dit que cette lettre ne partirait qu'après ma mort. Mon Dieu! mon Dieu! Qu'ai-je fait?

CÉSAIRE, *entrant de droite, n° 2.*

Je ne puis vous croire, monsieur le docteur.

DUCHESNE, *le suivant, n° 3.*

Et pourtant, c'est comme j'ai l'honneur de vous le répéter. Je vous donne ma parole que je sauverai votre frère, entendez-vous, monsieur l'abbé, ma parole que je le sauverai.

CÉSAIRE.

Oh! merci. (*Voyant Jean qui les écoute en ouvrant des yeux fous.*) Ah! mon petit Jean, ton infirmier vient de me dire en passant que tu ne cherches pas la lettre que tu as écrite tout à l'heure, il s'est chargé de la mettre à la poste.

JEAN, *avec un cri déchirant.*

Mon Dieu!

(*La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME

Dans le cabinet de travail de M. Pastorel. Porte d'entrée à gauche, pan coupé. A droite, premier plan, une autre porte. Au fond, une large fenêtre. A gauche, premier plan, un large fauteuil de cuir. A droite, le bureau du juge. Au milieu, quelques chaises de cuir. A droite, deuxième plan, une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

PASTOREL, LE COMMISSAIRE

PASTOREL, *assis au bureau.*

Vous ne trouvez pas cette affaire extraordinaire, vous ?

LE COMMISSAIRE, *debout devant lui.*

Si je vous disais que non, vous me jugeriez bien difficile.

PASTOREL.

Nous voici maintenant deux accusés sur les bras !

LE COMMISSAIRE.

Et tenons-nous un coupable ?

PASTOREL.

Je voudrais bien le savoir.

LE COMMISSAIRE, *s'asseyant dans le fauteuil.*

Votre conviction intime ?

PASTOREL.

Vous me demandez un « quelque chose » qui n'existe pas.

LE COMMISSAIRE.

Vous admettez la culpabilité d'Éloi Gaëlec ?

PASTOREL.

Vous me la baillez belle. Pourquoi ne l'admettrais-je pas ? Éloi Gaëlec ne serait pas le premier garçon bien élevé, choyé, dorloté, qui aurait commis un mauvais coup.

LE COMMISSAIRE.

Mais enfin, il aurait commis son crime comme un imbécile.

PASTOREL.

Un début.

LE COMMISSAIRE.

Mais il ne se défend pas comme un débutant.

PASTOREL.

La peur du châtiment a suscité de pires énergies.

LE COMMISSAIRE.

Alors, l'autre, Jean Halbrand, mentirait donc de bout en bout ?

PASTOREL.

Ah ! celui-là, par exemple !

LE COMMISSAIRE.

Il vous a donné sur l'affaire des détails troublants.

PASTOREL.

Troublants, c'est le mot.

LE COMMISSAIRE.

Tout est expliqué dans ses quelques lignes. Le vol, le crime et nous savons comment et pourquoi fut rapportée chez les Gaëlec la blouse tachée de sang.

PASTOREL.

Avant de procéder à l'interrogatoire de ce nouvel inculpé, je veux le confronter ici avec Éloi Gaëlec.

LE COMMISSAIRE.

Dans quel but ?

PASTOREL, *énigmatique.*

Qui sait ? De ce heurt sortira peut-être une étincelle de vérité. Car, si vous voulez que je sois franc avec vous...

LE COMMISSAIRE.

Parlez.

PASTOREL.

Eh bien je n'y comprends absolument rien. Je vois clairement que, dans cette vilaine histoire, un de ces deux garçons joue sa tête. Car, il faut que je défère à la cour d'assises ou celui que tout accuse, ou celui qui s'accuse lui-même. Il n'y a pas à sortir de là. Dans l'un ou l'autre cas il y a toujours préméditation, assassinat suivi de vol, escalade, effraction, enfin toutes les circonstances aggravantes. C'est la mort et pas autre chose.

LE COMMISSAIRE, *se levant.*

C'est vrai.

PASTOREL.

Entre nous, je vous avoue que je voudrais bien être fixé... et ce n'est pas chose facile.

LE COMMISSAIRE.

En effet.

(*On frappe.*)

PASTOREL.

Entrez. (*Un domestique entre de gauche.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

PASTOREL.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le juge, c'est monsieur l'abbé Césaire Halbrand.

LE COMMISSAIRE.

Halbrand, le nom de...

PASTOREL.

Oui. (*Au domestique.*) Faites entrer. (*Le domestique s'incline et sort.*) Sans doute à propos de l'affaire Bouchardat ?

LE COMMISSAIRE.

C'est certain.

PASTOREL.

L'écheveau va peut-être commencer à se débrouiller.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaite.

LE DOMESTIQUE, *reparaissant, n° 1.*

Monsieur l'abbé. (*Césaire entre et salue, n° 2. Le juge se soulève sur son fauteuil, le commissaire s'incline, n° 3.*)

LE COMMISSAIRE, *à Pastorel.*

Messieurs, je vous laisse.

PASTOREL.

Vous reviendrez dans un moment, n'est-ce pas ? J'aurai besoin de vous.

LE COMMISSAIRE.

Je reviendrai. (*Il salue et sort suivi du domestique.*)

SCÈNE III

CÉSAIRE, PASTOREL

PASTOREL, *indiquant le fauteuil à Césaire.*

Veuillez, monsieur l'abbé, prendre la peine de vous asseoir.

CÉSAIRE, *n° 1.*

Merci, monsieur le juge. Vous avez devant vous un homme désespéré.

PASTOREL.

Je crois connaître la cause de votre désespoir. Vous êtes parent de Jean Halbrand ?

CÉSAIRE.

Je suis son frère, Monsieur.

PASTOREL.

Son frère !

CÉSAIRE.

Je ne comprends goutte à une arrestation que rien ne faisait attendre. C'est un coup de foudre ! Un coup qui peut être mortel pour mes parents ! Ils ignorent encore...

PASTOREL.

Monsieur l'abbé, il y a huit jours, si vous étiez venu m'annoncer que l'affaire Bouchardat allait entrer dans cette phase, vous m'auriez grandement étonné...

CÉSAIRE, *affolé.*

Comment ! Mon frère est compromis dans l'affaire Bouchardat ?

PASTOREL.

Oui, monsieur l'abbé.

CÉSAIRE.

Mais c'est de la folie !

PASTOREL.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

CÉSAIRE.

Mon frère est gravement malade, incapable d'un grand effort, nous demeurons très loin du lieu du crime.

PASTOREL.

Votre frère a pu s'absenter.

CÉSAIRE.

Jamais le temps qu'il faut pour parcourir une quarantaine de kilomètres.

PASTOREL.

Il y a des moyens de locomotion qui permettent de franchir en peu de temps de pareilles distances.

CÉSAIRE.

Mais nous ne disposons pas de ces moyens. Nous n'avons ni automobile, ni cheval, ni bicyclette. Au surplus, je sais, je suis certain, entendez-vous monsieur le juge ? Je suis certain que durant tout le mois de septembre mon frère s'est couché à 7 heures. C'est moi qui le conduisais dans sa chambre où je restais en sa compagnie jusqu'à 8 heures. Or, le crime a été commis vers cette heure-là, n'est-il pas vrai ?

PASTOREL.

Tout ce que vous me dites là, me paraît empreint de la plus grande sincérité, mais, hélas ! j'ai, malheureusement pour vous, un terrible document sous la main.

CÉSAIRE.

Puis-je savoir ?...

PASTOREL, *cherchant au milieu de ses papiers.*

Oh ! tout de suite.

CÉSAIRE.

Quelque dénonciation sans doute ?

PASTOREL, *cherchant toujours.*

Précisément.

CÉSAIRE.

Anonyme ?

PASTOREL, *prenant une feuille de papier.*

Signée.

CÉSAIRE, *frémissant.*

De quel nom ?

PASTOREL, *lui tendant la feuille.*

Voyez vous-même.

CÉSAIRE, *lisant.*

Oh ! non ! non ! Monsieur le juge... c'est... un piège que vous me tendez...?

PASTOREL, *glacial.*

Monsieur l'abbé.

CÉSAIRE.

Pardonnez-moi, je ne sais plus...

PASTOREL.

Je vous comprends. Mais ne reconnaissez-vous pas la signature de votre frère ?

CÉSAIRE, *atterré.*

Oui, oui. Mais pourquoi a-t-il écrit cela ?

PASTOREL.

Remarquez que cette lettre ne devait nous parvenir qu'après sa mort.

CÉSAIRE.

Sa mort !

PASTOREL.

Il le dit clairement. Lisez.

CÉSAIRE, *lisant.*

Oui, oui. C'est vrai.

PASTOREL.

Voyez les détails clairs et précis, qu'il donne sur...

CÉSAIRE, *éclatant.*

Mais, monsieur le juge, ces détails qui vous paraissent clairs et précis sont faux, au moins en partie. Il prétend (*Lisant.*) avoir quitté la maison à 6 heures et

s'être juché derrière la limousine d'un touriste. Cela ne peut pas être, je le sais. A 6 heures, le 28 septembre comme le 27, le 26, le 25 ou le 29, il était avec moi, entendez-vous? Avec moi. Il y était à 6 heures et à 7 heures et à 8 heures.

PASTOREL, *gêné*.

Je ne saurais mettre en doute vos affirmations, mais...

CÉSAIRE.

Mais vous ne me croyez pas! Ah! malheureux! Malheureux que je suis. (*Il tombe dans le fauteuil.*)

PASTOREL.

Monsieur l'abbé, je ne demande qu'à vous croire. Cependant je ne puis comprendre à quel mobile votre frère a obéi en s'accusant ainsi.

CÉSAIRE.

On a déjà vu cela. Des faibles d'esprit auxquels l'histoire d'un crime trouble la cervelle.

PASTOREL.

Accordé, mais votre frère précise dans sa lettre un fait duquel il n'a jamais été parlé au cours de l'enquête et cela implique une connaissance parfaite de la façon dont le crime a été commis.

CÉSAIRE.

Je cherche à comprendre... je...

PASTOREL, *frappant sur un timbre*.

Nous allons essayer de pénétrer ce mystère... (*Le domestique paraît.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE

PASTOREL, *n° 3.*

A-t-on amené le prévenu Jean Halbrand ?

CÉSAIRE, *n° 1.*

Le prévenu !

LE DOMESTIQUE, *n° 2.*

Oui, monsieur le juge. Il y a également M. le vicomte de Chambrun qui désire vous faire une communication.

PASTOREL.

Le vicomte de Chambrun ? (*Un temps.*) Priez-le d'attendre un instant. (*Le domestique s'incline.*)

CÉSAIRE, *angoissé.*

Mais mon frère.

PASTOREL.

Vous allez le voir de suite.

CÉSAIRE, *les yeux au ciel.*

Mon Dieu, donnez-moi du courage.

PASTOREL, *au domestique.*

Dites que l'on introduise Jean Halbrand.

LE DOMESTIQUE.

Bien, monsieur le juge. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE V

CÉSAIRE, PASTOREL, puis JEAN et DEUX GENDARMES

PASTOREL, *assis au bureau.*

Le vicomte de Chambrun ? Oui, c'est vrai... Il est mêlé de loin à cette histoire.

CÉSAIRE.

Mon pauvre Jean !

(*La porte de gauche s'ouvre. Jean paraît encadré par deux gendarmes. Il est toujours pâle et faible. En voyant son frère il porte la main à son cœur et paraît défaillir. Soutenu par les gendarmes, il gagne le milieu.*

A ce moment, voici la position des personnages : Césaire, n° 1 ; Jean, n° 3, au milieu de la scène ; Pastorel, n° 5, assis au bureau ; les gendarmes, nos 2 et 4, au-dessus de Jean.)

PASTOREL, *à Césaire.*

Vous pouvez l'embrasser.

CÉSAIRE.

Oh ! (*Il se jette dans les bras de Jean.*)

JEAN.

Césaire !

PASTOREL, *aux gendarmes.*

Retirez-vous. (*Les gendarmes saluent et sortent.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LES GENDARMES

CÉSAIRE, *sanglotant.*

Mon petit Jean !

JEAN, *de même.*

Ne pleure pas.

CÉSAIRE, *l'étreignant dans ses bras.*

Tu es fou, dis ? Dis que tu es fou !

JEAN.

Non ! non ! Je ne suis pas fou.

CÉSAIRE, *se dégageant.*

Voyons, tu n'y penses pas. Au moment où M. Duchesne affirme qu'il te rendra la santé, au moment où nos parents sont dans la joie.

JEAN.

Dans la joie !

CÉSAIRE.

Oui, dans la joie. Je ne sais si c'est à mes plaidoyers qu'ils doivent cela, mais, de tous côtés, l'aide vient. Il y a quelques jours un bienfaiteur anonyme leur envoyait de l'argent ; hier, la compagnie d'assurances accordait à notre père l'indemnité qu'il réclamait.

JEAN, *en extase.*

Ils sont heureux ?

CÉSAIRE.

Oui.

JEAN.

Vraiment heureux ?

CÉSAIRE.

Oui, oui, vraiment heureux.

JEAN.

Ah ! (*Il chancelle et va tomber, Césaire le reçoit dans ses bras et le fait asseoir dans le fauteuil. Dans ce mouvement, Césaire prend le nº 2 et fait passer Jean au nº 1.*)

CÉSAIRE, *allant au juge lui dit tout bas.*

Le voyez-vous l'assassin, monsieur le juge ? le voyez-vous ?

PASTOREL, *ému.*

Je veux être convaincu de son innocence. Faites-la se manifester à mes yeux et je vous jure que mon concours ne vous sera pas marchandé.

JEAN, *à demi évanoui.*

Ils sont heureux ! Sauvés !

CÉSAIRE, *retournant à Jean.*

Oui, heureux ! Oui, sauvés ! Et toi, malheureux enfant, tu viens les replonger dans une douleur plus grande encore que celle dont ils sortent.

JEAN.

Moi ?

CÉSAIRE.

Certes. Ils ignorent encore tout, mais demain ils connaîtront l'horrible vérité. Allons Jean, mon Jean bien aimé, il est encore temps de te rétracter. (*A Pastorel.*) n'est-ce-pas, monsieur le juge, qu'il est encore temps ?...

PASTOREL.

Oui !

CÉSAIRE.

Déclare que tu n'a jamais commis le crime dont tu te charges.

JEAN, *avec effort.*

Je ne puis pas.

CÉSAIRE.

Qui t'en empêche ?

JEAN, *très bas.*

Je suis coupable.

CÉSAIRE, *avec éclat.*

Ce n'est pas vrai !

JEAN.

Césaire !

CÉSAIRE, *d'une voix tonnante.*

Ce n'est pas vrai. Non ! et non ! Ce n'est pas vrai, parce que ça ne peut pas être vrai. Il n'est pas ici question de sentiment ; je ne dis pas que ton éducation, ton tempérament, ta santé même militent en ta faveur. Je dis que tu ne peux pas être le coupable, parce que j'en suis sûr. Malheureux ! tu prétends avoir commis un crime à vingt kilomètres de l'endroit oú tu te trouvais lorsque la victime tombait. Tu étais avec moi Jean, avec moi, avec moi, ton frère.

JEAN.

Je suis coupable.

CÉSAIRE.

Alors explique ton mobile, cette préméditation, ce vol que la présence d'un simple garçon de ferme pouvait t'empêcher de commettre. Explique pourquoi tu as choisi tout d'abord Éloi Gaëlec pour bouc émissaire. Le connais-tu seulement Éloi Gaëlec, soupçonnais-tu son existence à ce moment-là ?

PASTOREL, *à mi-voix.*

Qui sait ?

JEAN, *d'une voix monotone.*

Je suis coupable.

CÉSAIRE.

Mais puisque je te dis que c'est impossible... (*A Pastorel.*) Monsieur le juge, je vous adjure de me croire, il ne peut pas être le coupable.

PASTOREL.

En tout cas, il le connaît.

CÉSAIRE.

Tu le connais, Jean ?

JEAN.

C'est moi.

CÉSAIRE.

Non ! Ce n'est pas toi.

PASTOREL.

Monsieur l'abbé, je suis certain que vous dites la vérité et que votre frère n'est pas coupable ; cependant

nous brûlons... le coupable ne saurait être loin. Vous voyez bien que votre frère ment, mais qu'il a un intérêt primordial à mentir? De quelle nature est cet intérêt, je l'ignore.

CÉSAIRE, *à Jean.*

Est-ce vrai ce que dit monsieur le juge ?

JEAN.

Monsieur le juge se trompe.

PASTOREL.

Non. Ou vous êtes lié avec l'assassin par les liens du sang ou de l'amitié et vous cherchez à l'arracher au châtiment qui l'attend, ou bien vous avez reçu, pour prix de votre mensonge, une rémunération que vous ne voulez pas perdre en avouant la vérité.

JEAN.

Je suis coupable.

CÉSAIRE.

Jean, je t'en supplie à deux genoux, arrache-nous à cette horrible situation. (*Jean se tait.*) Mais tu n'as donc pas de cœur? pas de cœur? Oh! (*Il fond en larmes.*) Oh!

PASTOREL, *d'un ton ferme.*

Monsieur l'abbé, calmez-vous. Votre frère ment et je m'en rends bien compte, je refuse de prendre au sérieux ses aveux. Je considère toujours Éloi Gaëlec comme le véritable assassin et c'est lui seul que je déférerai à la cour d'assises.

JEAN, *avec élan.*

Ne faites pas cela. Éloi Gaëlec est innocent.

PASTOREL, *haletant.*

Alors, le nom du coupable ?

JEAN, *après un temps.*

C'est moi.

PASTOREL, *furieux.*

Mais rien, rien ne pourra donc vous faire parler ?

CÉSAIRE.

Quel malheur !

PASTOREL.

Je vais vous confronter avec Éloi Gaëlec.

JEAN.

Moi ?

PASTOREL, *frappant sur un timbre.*

Oui, vous. (*Le domestique parait.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE

PASTOREL.

Le prévenu Éloi Gaëlec est-il arrivé ?

LE DOMESTIQUE, *n° 3*.

Oui, monsieur le juge, son père converse avec lui sous la surveillance des gendarmes.

PASTOREL.

Bien. Vous pouvez faire entrer le père et le fils.

LE DOMESTIQUE.

Et pour M. de Chambrun, que faut-il faire ?

PASTOREL.

Introduisez-le tout d'abord.

LE DOMESTIQUE.

Bien, monsieur le juge. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE VIII

CÉSAIRE, JEAN, PASTOREL, ÉDOUARD

PASTOREL, *à Jean.*

Et dire qu'un seul mot de vous éclairerait la justice.

ÉDOUARD, *sur le seuil.*

Monsieur Pastorel.

PASTOREL, *saluant.*

Monsieur de Chambrun.

(*Mouvement de Jean.*)

CÉSAIRE, *n° 1, à Jean.*

Qu'as-tu ?

JEAN, *n° 2, d'une voix éteinte.*

Rien.

ÉDOUARD, *n° 3, à Pastorel.*

J'ai la douleur... (*En voyant Jean, il blêmit et se recule.*)

PASTOREL, *n° 4, étonné.*

De ?...

ÉDOUARD, *d'une voix mal assurée.*

De vous apprendre la mort subite de mon père, le comte de Chambrun, décédé cette nuit d'une embolie au cœur.

PASTOREL.

Monsieur, croyez...

ÉDOUARD, *balbutiant.*

Si je puis le remplacer...

PASTOREL.

Nous verrons cela, Monsieur, remettez-vous un instant. Je me propose justement de tenter, pour l'affaire Bouchardat, une épreuve qui peut être décisive.

ÉDOUARD, *flageolant sur ses jambes.*

Puis-je me retirer ?

PASTOREL.

Si vous le voulez.

JEAN, *à mi-voix.*

Oh ! mon Dieu !

CÉSAIRE.

Jean, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

SCÈNE IX

LES MÊMES, YVON, ÉLOI, LES GENDARMES

(Entrent Yvon, puis Éloi et les gendarmes. Césaire est alors au n° 1, extrême gauche ; Jean, n° 2, près de lui ; Éloi, n° 4, au fond, entre les gendarmes qui occupent les n°s 3 et 5; Yvon, n° 6 ; Édouard, n° 7 ; Pastorel, n° 8.)

YVON, *saluant.*

Monsieur le juge.

PASTOREL, *à brûle-pourpoint.*

Messieurs Gaëlec, j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer.

ÉLOI.

Ah !

(*Mouvement général d'attente.*)

PASTOREL.

Le vrai coupable vient de faire des aveux complets !

YVON, *à Édouard, dans un cri.*

Vous avez fait cela ?
(*Brouhaha indescriptible ; les exclamations se croisent précipitées.*)

TOUS, *désignant Édouard.*

Lui ?

PASTOREL, *à Édouard.*

Vous ?

CÉSAIRE, *à Jean.*

Je savais bien.

JEAN, *à Césaire.*

Pardon ! (*Les deux frères s'embrassent.*)

ÉDOUARD, *s'élançant vers la fenêtre.*

J'avoue !

PASTOREL.

Qu'on l'arrête !
(*Édouard enjambe la barre d'appui. On entend un cri terrible.*)

YVON, *d'une voix profonde.*

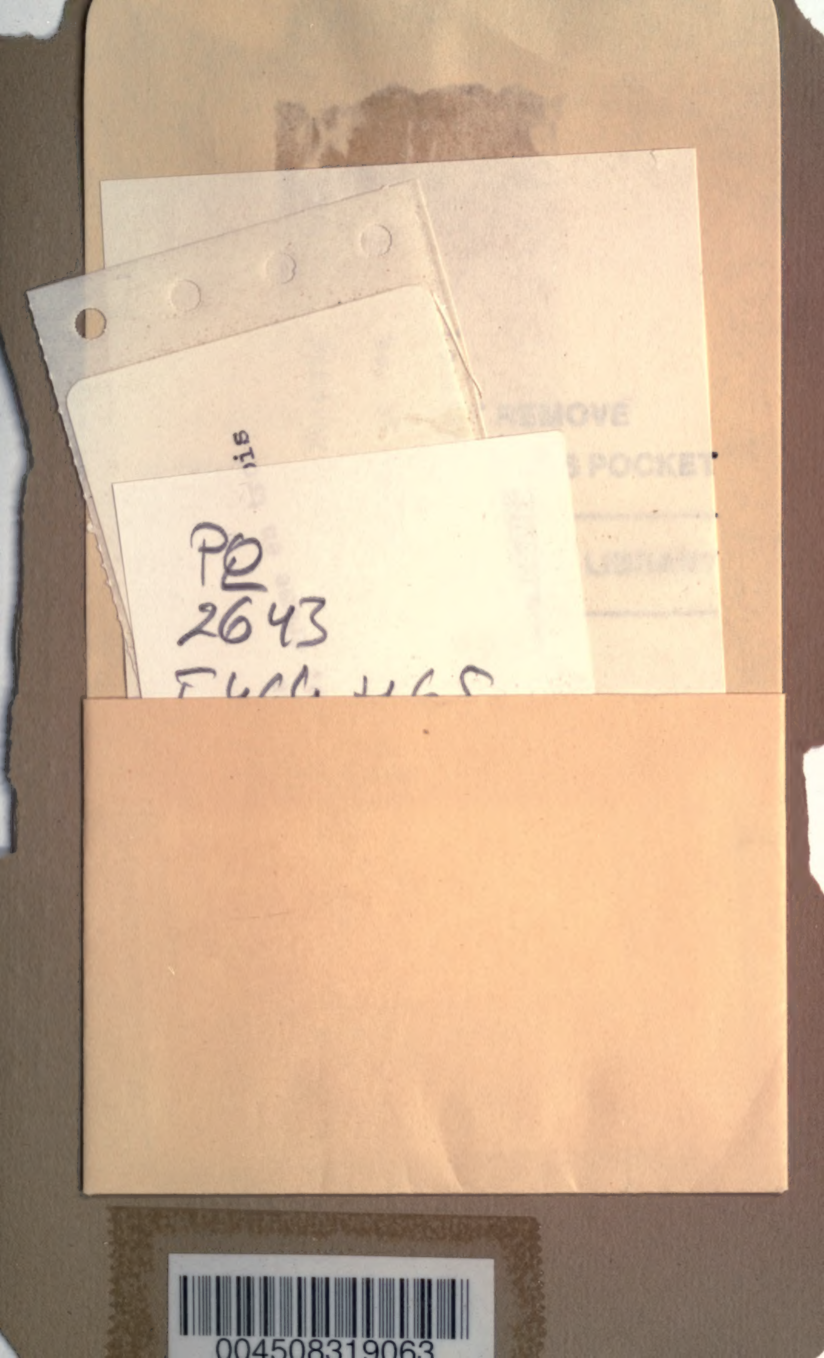
Justice est faite.

PASTOREL, *au comble de l'émotion.*

Et penser que j'ai tenu dans la main, pendant quelques heures, l'existence de deux innocents.

(*La toile tombe.*)

RIDEAU



REMOVE
POCKET
PQ
2643
004508319063

A LA MÊME LIBRAIRIE

Pièces pour Hommes ou Jeunes Gens

JACQUES D'ARS

Contre Mazarin, drame historique en 3 actes .... 1 »
La Jeunesse de Charles V, drame historique en 4 actes .... 1 »
La Messe de Minuit, mystère en 3 actes .... 1 »
Thomas Morus, drame en 3 actes .... 1 »
Mozart, valet de musique, pièce en 2 actes .... 1 »

THÉODORE BOTREL

Chantepie, drame en 3 actes .... 1 »
Monsieur l'Aumônier, pièce militaire en 1 acte .... 1 »
La Médaille du Pilote, pièce dramatique en 1 acte......... 1 »
La « Mort aux Races », drame en 1 acte .... 1 »
Notre-Dame Guesclin, drame en 3 actes .... 2 »
La Nuit Rouge, drame en 2 actes .... 2 »
Le Poignard, drame en 1 acte, *avec chant et musique*........ 1 »

CHARLES BUET

Un Brave, drame en 1 acte .... 1 »
Le Prêtre, drame en 5 actes, *édition originale illustrée*....... 1 50

LEBARDIN

L'Expiation, drame en 3 actes, *avec musique des couplets*.... » 80
Les Jeunes Captifs, drame en 3 actes, *avec musique des couplets* .... » 80

CH. LE ROY-VILLARS

Le Gondolier de la Mort, drame vénitien en 3 actes........ 1 »
Les Piastres rouges, drame espagnol en 3 actes, *avec chant et musique* .... 1 »
Le Secret d'Hurloux, drame en 1 acte .... 1 »
Yvonnik, drame en 3 actes 1 50

CLAUDE MASSOT

Pour la Patrie, drame en 4 actes .... 1 »

ALBERT COUPART

Le Spectre de Châtillon, drame historique en 3 actes...... 1 »

J. BACH-SISLEY ET M. ROGNIAT

Les Opprimés, drame en 1 acte .... 1 »

JEAN CONTI ET JEAN GALLIEN

Pendant l'Orage, drame en 1 acte .... » 80

STÉPHANE DUBOIS

Le Reliquaire de l'enfant adoptif, drame en 4 actes, *avec chant et musique* .... 1 »

OSELMA

Le Passeur de Marmoutier, drame historique en 3 actes et 4 tableaux .... 1 »

MAX VILLIA

L'Homme au masque de fer, drame en 3 actes .... 1 »

G. DE WAILLY

Les Deux Devoirs, drame maritime en 3 actes............... 1 »
Les Deux Honneurs, drame militaire en 3 actes .... 1 »

Sur demande, envoi franco *du Catalogue*
des Comédies, Drames, Opérettes, Saynètes et Monologues
POUR JEUNES GENS OU JEUNES FILLES
Pièces de Guignol, Chansons et Chansonnettes

Paris-Vendôme. — Imp. H. JARDIN